

Le roman de « La Truffe », Société amicale des Périgourdiens de Paris 1881-2011

par Éliane GAILLARD
et Jacqueline ROUBINET

Sans avoir eu la prétention d'écrire une histoire exhaustive de notre Société amicale, nous avons seulement voulu donner une idée de sa longévité et de sa pérennité dues à la volonté de quelques « Périgourdiens¹ ». Ils ont su la maintenir et lui permettre de se perpétuer dans le temps, notamment grâce aux présidents successifs, à quelques responsables dans leur bureau et à la fidélité des membres de notre association.

Pourquoi ? Parce que c'était et c'est toujours une façon de montrer et garder un attachement profond au pays où plongent nos racines communes : le Périgord.

Nous nous sommes volontairement limitées à l'histoire du passé, c'est-à-dire à ceux qui l'ont particulièrement marquée et ne sont plus. Nous laissons aux générations futures le soin de parler de ceux qui la constituent aujourd'hui. Nous ne les citons que pour rappeler leurs tâches au sein de l'association.

1. Des puristes en langue française encouragent l'emploi de « Périgourdiens » pour les habitants de Périgueux et, avec Eugène Le Roy, celui de « Périgordins » pour les habitants de notre département... mais c'est sous le nom de Périgourdiens que fut déposé le nom de notre Société amicale dans le passé.

À l'aide de nos archives, des recherches faites localement dans la presse des époques successives, des moyens modernes d'investigation grâce à Internet, des quelques témoignages de personnes proches de nos anciens, nous avons réalisé un aperçu de ce qu'a été La Truffe depuis sa fondation en 1881 : une succession d'hommes qui se sont illustrés par leurs talents, leur rayonnement, leur action sur place en Périgord, souvent au niveau national et quelquefois aussi international. Enfin une amitié partagée dans une communion de pensée et de sentiments pour notre vieux pays « rouillé de souvenirs » comme l'exprime si bien Pierre Fanlac dans Ferveur du Périgord².

Le Périgord est riche de ses paysages aux courbes douces et à l'atmosphère lumineuse que l'on compare souvent à la Toscane, de son passé, de ses châteaux, de ses délices culinaires, mais il est aussi riche en hommes.

Si besoin en était, La Truffe l'a prouvé et espère le prouver encore.

I. Montée à Paris

De tout temps, Paris mangeur d'hommes ne s'est maintenu et n'a grandi que grâce aux apports extérieurs incessants. Au XIX^e siècle, où l'essor industriel et économique est patent, il en va bien sûr de même. On y vient chercher fortune car dans les provinces, le travail, sans parler des désordres politiques, est encore essentiellement lié à l'agriculture et y est tributaire du climat : gelées intenses, trop de pluie ou de sécheresse, mauvaises récoltes égalent pauvreté, et exil... C'est ainsi qu'en grand nombre, les gens du Nord, de la Picardie, de la Champagne, de l'Est, du Centre, du Limousin, de l'Auvergne et de Bretagne, rejoignent la capitale. Les ramoneurs venus de Savoie, les porteurs d'eau, les maçons venus de Creuse et de Haute-Vienne font partie des visages de Paris à cette époque.

Le recensement de 1901 fait apparaître que Paris est la capitale européenne où la population indigène est la plus faible. Les provinciaux y représentent plus de la moitié de ses habitants. En 1850, les émigrés venus de la partie nord de la France sont en nette diminution par rapport à ceux du sud qui affluent dans la capitale. Il est vrai que le développement du chemin de fer permet un mode de déplacement beaucoup plus rapide et relativement peu coûteux, et qu'il est volontiers emprunté par les immigrants.

2. FANLAC, 1973.

Les Périgordins ne sont pas en reste. Les froids excessifs de 1829-1830 puis de 1870 détruisent les noyeraies des vallées de la Dordogne et de la Vézère, plus de noix, richesse qui alimentait les marchés des huiles et du fruit sec, en coques ou en cerneaux. En 1875, le phylloxéra a ravagé les vignes du sud-ouest et déclenché une véritable catastrophe. Alors, comme leurs contemporains venus d'ailleurs, les Périgordins quittent leurs vallées et leurs coteaux et « montent » à Paris. Entre le milieu du XIX^e siècle et la première guerre mondiale, ils suivent le mouvement : 9 995 Périgordins en 1891, 14 190 en 1901 et 21 600 en 1914.

Chacun a son espace dans la ville qui s'agrandit, mais les quartiers des gares d'arrivée constituent un lieu de prédilection pour les nouveaux venus : ceux du Nord privilégient les abords de la gare du Nord, ceux du midi sont près de la gare de Lyon, les Bretons élisent la proximité de la gare Montparnasse. Les Périgordins, eux, sont assez inégalement répartis géographiquement : les principaux foyers se situent aux Batignolles, à Montmartre, à l'Opéra et aux Gobelins. C'est aussi l'origine socio-professionnelle qui explique les lieux d'implantation. Les employés du secteur privé et ceux du secteur public forment 75% des bataillons (artisans, employés de bureau, commis de magasin, petits fonctionnaires). Les classes moyennes dominent cette répartition mais les classes dirigeantes sont plus représentées que les classes populaires : 15,5% contre 10,5%.

Pour l'élite, on vient aussi à Paris pour y chercher autre chose, la possibilité de participer à l'essor commercial de Paris, la réussite dans l'entreprise, le savoir, la qualité de l'enseignement supérieur : les facultés de droit et de médecine, sont très appréciées.

Les Périgordins montant à Paris ont le désir d'en découdre avec le succès ; l'ascenseur social est en marche, et il le faut pour s'intégrer à la bourgeoisie qui tient le haut du pavé et a tendance à mépriser ces populations venues de nos campagnes.

Mais tous ces immigrants, quels que soient d'ailleurs leur niveau social et leur réussite à Paris, n'ont pas renié pour autant leur terre d'origine, au contraire. Enfermés dans les murs de la capitale, ils éprouvent une certaine nostalgie du terroir, de ses paysages, de leurs familles, de ses spécialités culinaires, et monte en eux le désir de se rapprocher de ceux qui ont suivi le même chemin pour reparler du pays, de ceux que l'on y a laissés, de tout ce qu'il y a de fort dans les souvenirs de jeunesse. Et puis il y a le besoin de se serrer les coudes et à l'occasion de s'entraider.

C'est ainsi que les Périgordins ne restent pas à l'écart des mouvements des sociétés d'origine : trois sociétés naissent entre 1881 et 1905 :

- La Société amicale des Périgourdins de Paris,
- Le Périgord,
- La Dordogne.

À leur apogée, elles regroupent environ 2 000 adhérents, atteignant ainsi près de 6 000 originaires, soit plus d'un quart des natifs de la Dordogne vivant dans Paris et sa banlieue³. C'est à travers les bulletins de chacune de ces sociétés, *Périgord-Paris*, *Le Périgourdin de Paris* et la *Dordogne à Paris* que l'on peut mesurer l'ampleur du mouvement associatif. Ces journaux relient les lecteurs à la vie quotidienne de leur pays d'origine, évoquent des souvenirs qui leur sont chers, parlent quelquefois de leur famille. Certains, à Paris, n'avaient qu'une hâte à la réception de leur courrier le matin, faire sauter la bande du journal dont ils étaient des abonnés assidus et se plonger dans la vie de là-bas et de ses histoires.

C'est au docteur Jules Parrot que l'on doit la création de la Société amicale des Périgourdins de Paris, dite La Truffe 1881, et c'est la plus ancienne.

Sa devise, claquant comme une oriflamme, l'accompagne :

« Sois de pierre avec les ingrats, tout cœur avec les amis, épée avec les ennemis. Si tu deviens ces trois choses, tu seras Périgourdin. »

La société a publié en 1886 et en 1891, soit 10 ans après sa fondation, deux livrets donnant chacun des comptes-rendus d'une période quinquennale : on peut y lire des procès-verbaux des assemblées générales, y remarquer les comptes des trésoriers, et une relation avec texte des discours prononcés aux différents banquets depuis 1885 comme on peut le lire dans l'annuaire des associations amicales de 1893.

II. De grands médecins périgordins

Pourquoi commencer par les médecins ?

Parce que c'est un grand médecin périgordin qui va, le premier, réunir en association « les Périgourdins montés » à Paris.

Qui était donc **Joseph Marie Jules Parrot** ?

Né le 1^{er} novembre 1829 à Excideuil en Dordogne, c'est le fils d'un médecin local certainement brillant puisqu'il « monte » à Paris à la recherche de l'excellence et entre à l'École polytechnique puis à la faculté de médecine. En 1852, il devient interne des hôpitaux de Paris. En 1856, il obtient un prix pour son travail sur le zona. Docteur en médecine en 1857, agrégé en 1860, et médecin des hôpitaux en 1862. Beau parcours ! En 1867 il est transféré à l'hospice des enfants assistés et devient l'un des pionniers de la pédiatrie. L'hospice des enfants trouvés et celui des enfants assistés, qui remontent l'un et l'autre au Moyen Âge, sont regroupés sous un seul nom et dans un seul endroit

3. BOIREAU-TARTARAT, 1999.

en 1838, rue Denfert-Rochereau (aujourd'hui hôpital Saint-Vincent-de-Paul) : c'est là que Jules Parrot peut exercer son talent et procéder à ses recherches sur l'enfant. Il décrit et classe plusieurs désordres du nouveau-né, souvent dus aux effets de la syphilis héréditaire, sur le système nerveux et les autres organes du corps, y compris les os, le foie et les poumons. En 1876, il a obtenu la chaire d'histoire de la médecine à la faculté de médecine qu'il transforme bientôt en chaire de pédiatrie en 1879. Il s'empresse d'établir celle-ci dans son hôpital, l'hospice des enfants assistés. En 1878, il avait été élu membre de l'Académie de médecine. En 1881, il collabore avec Louis Pasteur pour écrire un rapport sur le pneumocoque. Il est arrivé au sommet de sa profession, et a rejoint les plus grands dans sa spécialité.

Et la place du Périgord dans toute cette activité ? Elle reste grande. Il revient souvent au pays. Passionné d'anthropologie, il trouve le temps de découvrir une caverne solutréo-magdalénienne à Excideuil, de l'explorer en 1869, de la décrire et de fonder la Société française d'anthropologie, dont il devient le président en 1881.

Que d'énergie et de passion pour le pays natal puisque c'est aussi lui qui, en 1881, fonde « La Société amicale des Périgourdins de Paris, dite La Truffe » y entraînant d'autres Périgourdins, de son milieu médical et d'ailleurs, pour avoir la satisfaction de se retrouver, de parler du pays et en quelque sorte de l'honorer à Paris.

Un des premiers à se joindre à lui et des plus remarquables, **Samuel Pozzi** est un grand médecin, un chirurgien célèbre, mais aussi un homme du monde cultivé. C'est un personnage haut en couleur, qui faisait vraiment partie du tout Paris de l'époque.

Issu d'une famille italienne comme son nom l'indique, il est né le 30 octobre 1846 à Bergerac. Il fait de solides études à Pau et à Bordeaux avant de « monter » lui aussi vers le Paris qui attire et y entre en 1869 à la faculté de médecine. Étudiant brillant, il commence par des tâches modestes comme préparateur en anatomie, mais est vite remarqué par Paul Broca dont il devient un des élèves préférés. Les succès s'enchaînent, externat, internat des hôpitaux



Fig. 1. Jules Parrot, buste de Dubois (coll. Musée d'histoire de la Médecine, Paris, avec son aimable autorisation).

de Paris en 1968, doctorat en 1873, agrégation en 1875, il devient 2 ans après chirurgien des hôpitaux. En 1883, il est nommé à l'hôpital Lourcine-Pascal où officie probablement Broca, puisque l'établissement sera plus tard rebaptisé hôpital Broca.

C'est l'un des chirurgiens les plus habiles de sa génération. Dès 1876, il a acquis auprès de Lister en Écosse, la pratique des pansements anti-septiques, aboutissement des théories de Pasteur, qu'il introduit et répand en France. Il invente la « pince de Pozzi » pour la préhension du col utérin. Il diffuse également les travaux d'Alexis Carrel sur la transplantation d'organes et la culture des tissus. Pendant la guerre de 1914-1918, le médecin capitaine Pozzi prône la désinfection des plaies par le *Dakin* et la laparotomie immédiate en cas de plaies de l'abdomen avec Carrel et Tuffier⁴. Dieu sait si cela va être utile dans les hôpitaux militaires submergés par les blessés du front. À ce moment-là, malgré ses 68 ans, il reprend du service et dirige plusieurs salles de blessés à l'hôpital de la rue Lhomond et à celles de l'hôtel Astoria qu'on y avait organisé en toute hâte.

Dès 1889, il agit en pionnier en réalisant pour la première fois en France une gastro-entérotomie, une cholodocotomie, des sutures de la vessie et du tissu hépatique, après extraction d'un kyste. Il vient d'aborder l'un des premiers la chirurgie de l'abdomen.

C'est également un pionnier en gynécologie à laquelle il consacre de plus en plus de temps, n'hésitant pas à voyager en Europe, Allemagne, Angleterre, Autriche pour observer ce qui est réalisé ailleurs. Son service à l'hôpital Broca est un modèle du genre. Il y fonde une école réputée de gynécologie et il devient en 1911 le premier titulaire de la chaire de gynécologie créée par la faculté de médecine. Et le voici l'auteur d'un important traité de gynécologie clinique et opératoire plusieurs fois réédité et traduit en six langues. Enfin, ses publications dans le bulletin de l'Académie nationale de médecine sont nombreuses ; en 1896, il y est élu et participe à la création du congrès de chirurgie.

Très connu du tout Paris, il soigne les élites de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie : Robert de Montesquiou, le prince Edmond de Polignac, les Rothschild, Anatole France. Familier du docteur Adrien Proust, le père de Marcel et de son frère Robert qui est son assistant, il rencontre l'écrivain au cours d'un dîner et devient son médecin : en 1914, c'est lui qui lui procure la dispense pour qu'il ne soit pas envoyé au front. On dit qu'il sert de modèle à l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* pour le fameux personnage de Cottard. Et on le vit assister avec de nombreux confrères à l'enterrement de Madame Adrien Proust.

4. VANDERPOOTEN, 1992.

Très bel homme, grand et distingué, il est coquet et aime séduire. Il se fait photographier par le célèbre Nadar, boulevard des Capucines, et John Singer Sargent fait de lui un immense portrait en pied où il est vêtu d'une somptueuse robe de chambre écarlate, aujourd'hui au *Armand Hammer Museum of Art* à Los Angeles.

C'est un homme séduisant, mais c'est aussi un séducteur impénitent. Madame Aubernon de Nerville, dont il fréquentait le salon, de même que ceux de la princesse Mathilde et de la comtesse Potocka, parodiant Molière l'appelle, « l'amour médecin ». Quant à Sarah Bernhard, une de ses nombreuses conquêtes, elle le surnommait « Docteur Dieu ».

Peu fidèle en ménage, il avait épousé Catherine Loth-Cazalis, parente d'un confrère avec laquelle il eut une fille, la poétesse Catherine Pozzi, et deux fils.

L'homme du monde Samuel Pozzi est aussi un homme cultivé à l'esprit curieux, et un ami passionné des arts. Il s'intéresse à l'histoire de la médecine, à l'Antiquité : c'est un collectionneur de pièces de monnaie, de bronzes égyptiens, de tanagras. En 1888, il devient président de la chaire d'anthropologie, succédant ainsi à son collègue et ami Jules Parrot.

Politiquement engagé, et résolument Dreyfusard, il est élu sénateur de la Dordogne en 1897 et le reste jusqu'en 1902.

Il fut assassiné le 13 juin 1918 dans son cabinet à Paris, bien peu de temps avant la fin de la guerre par un de ses patients atteint de démence et peut-être de jalousie qui lui cribla l'abdomen de plusieurs balles. On ne put le sauver malgré la laparotomie pratiquée en urgence.

Sa mort tragique causa une profonde émotion dans le tout Paris qui l'avait connu et admiré et dans le monde médical où il avait brillamment laissé sa marque. Ses obsèques eurent lieu à l'Église Réformée de la Grand Armée et, selon son souhait, il fut inhumé dans sa ville natale de Bergerac, proche de son ancien domaine de La Graulet. Il est donc revenu en Périgord et a laissé son nom au centre hospitalier de la ville qui s'appelle toujours Samuel Pozzi

Un troisième médecin vient rejoindre, à La Truffe, ces deux figures marquantes de l'époque. Il s'agit du docteur **Jean-Joseph Peyrot**. Il est le contemporain des deux précédents puisqu'il est né en 1843 à Périgueux. Comme eux, il est attiré par Paris, où il fait ses études de médecine. Jeune interne des hôpitaux de Paris en 1868 (comme Pozzi), il prend part à la guerre de 1870, comme attaché d'ambulance. Docteur en médecine en 1876, chirurgien des hôpitaux en 1878, agrégé en 1880 il est chargé des services de Bicêtre en 1886, de Tenon en 1887, de Lariboisière en 1888. Comme ses collègues, il devient membre de l'Académie de médecine en 1898 et professeur à la faculté. On dit de lui qu'il a fait une belle carrière de science et de dévouement dans les hôpitaux de Paris. Il a apporté une précieuse collaboration aux grands

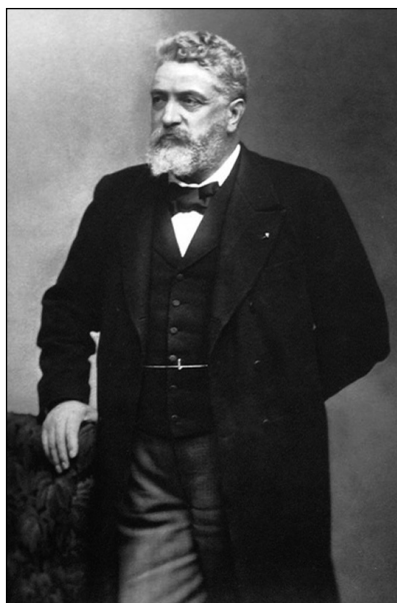


Fig. 2. Jean-Joseph Peyrot.

traités de médecine et de chirurgie de l'époque. Mais il apparaît d'emblée plus sobre et plus modeste que ses deux compatriotes précédents. Il est lui aussi élu sénateur de la Dordogne en 1903, en remplacement de Samuel Pozzi, puis réélu en 1912. Ses interventions au Sénat prouvent son humanité et son attachement à des valeurs comme la réglementation du travail des femmes et des enfants dans les établissements industriels.

Il a pris la présidence de La Truffe dès 1884, comme l'atteste un document que nous avons en notre possession : sa signature y est apposée le 28 janvier de cette année-là.

Il restera à la tête de l'Amicale des Périgourdins de Paris pendant 30 ans. Il a sûrement consolidé et organisé de façon durable cette association, puisque dans l'hebdomadaire *Le Périgourdin de Paris* du 20 avril 1913, apparaissent les premiers statuts :

« Article 1- Les Périgourdins habitant Paris et les personnes qui, sans être nées dans le Périgord, par liens de famille d'amitié ou d'intérêts établissent entre eux par les présents statuts une association amicale.

Article 2- L'association a le double but de faire naître ou de conserver entre ses membres des relations amicales et de venir en aide aux Périgourdins malheureux :

- 1°- en leur donnant son patronage dans toutes les circonstances où il peut leur être utile
- 2°- en leur accordant des secours temporaires
- 3°- enfin en leur procurant des moyens de rapatriement.

Article 3- La cotisation annuelle ne peut être inférieure à 10 francs.

Article 4- L'association organise chaque année, le 1^{er} samedi de février, un grand banquet dit « Banquet de La Truffe ».

Suit le nombre des adhérents fixé entre 300 et 400 membres et la constitution du bureau.

Le docteur Jean-Joseph Peyrot, sénateur, membre de l'Académie de médecine, y est à nouveau signalé comme président de l'association, Mounet-Sully comme président honoraire. Il y a deux vice-présidents, Raoul Rousset, bâtonnier, et Gustave Laguionie, directeur du Printemps, un trésorier et un trésorier-adjoint, respectivement Albert Richard percepteur, et Pouyadou

pharmacien, et un secrétaire André Dejean de Fonroque, maître de requêtes au Conseil d'État, sous-directeur des chemins de fer de l'État. Nous retrouverons plusieurs de ces personnages au fil de notre histoire pour le rôle qu'ils ont joué à la fois dans l'association, en Périgord et pour l'éclat de leur carrière personnelle.

Certainement affable, ce président, que ses compatriotes au banquet appelaient affectueusement « le grand-père », termina sa vie le 11 novembre 1917. Le poète Labrousse, à l'une de ces occasions, le décrit ainsi avec un respect plein de tendresse : « Ce bon Monsieur Peyrot s'escrimait à mettre son lorgnon... ».

Jean-Joseph Peyrot était commandeur de la Légion d'honneur.

40 ans plus tard, arrive une autre génération de Périgordins qui ont apporté la célébrité à la médecine et à la science par leurs travaux et leur renom : c'étaient aussi des membres assidus de La Truffe.

Le professeur **Pierre Paul Grassé** est né en 1895 à Périgueux où ses parents tiennent un commerce. Ce sont des protestants.

Il fait à Bordeaux simultanément des études de médecine et de sciences naturelles, élève de Jean de Feytaud, entomologiste de renom. La première guerre arrive, il est donc mobilisé et doit interrompre sa formation pendant quatre ans pour n'être que médecin militaire.

Il va reprendre ses études à Paris et s'orienter définitivement vers les sciences : plusieurs postes en laboratoire de zoologie vont se succéder, où il sera d'abord l'assistant de grands chercheurs de l'époque. En 1923, Grassé est chargé de conférences et contribue au développement du département d'entomologie. En 1926, il devient le sous-directeur de l'École supérieure de sériciculture. Il soutient sa thèse en 1926 et en 1935 devient maître de conférence à Paris.

À la démobilisation de 1940, il obtient la chaire de zoologie ; nommé membre de l'Académie des sciences en 1948, il fait graver sur son épée le mot « connaître », révélateur de sa curiosité d'insatiable chercheur. Il est comblé d'honneurs en France et à l'étranger : commandeur de la Légion d'honneur, docteur *Honoris Causa* des universités de Bruxelles, de Bâle, de Madrid, de Bonn, de Barcelone et de Sao Paulo, membre des sociétés savantes, de l'Académie des sciences de New York et de l'Académie Royale de Belgique.

Le rôle qu'il joua dans la promotion et l'avancement des recherches zoologiques a été majeur en France et dans le monde. Ses publications sont innombrables, consultées et recherchées. Il meurt en 1985. Il avait créé plusieurs laboratoires de biologie dont le premier en France à Besse en Charente lorsqu'il était professeur à l'université de Clermont-Ferrand et en Afrique, notamment au Gabon, mais il n'avait pas oublié sa Dordogne natale en revenant régulièrement à son château de Rouffillac près de Carlux et en

créant la station de biologie des Eyzies-de-Tayac-Sireuil. Il a toujours été un hôte assidu des réunions de La Truffe, surtout l'été en Périgord.

Le professeur **René Dujarric de La Rivière** est son contemporain à dix ans près. Né à Excideuil en 1885, fils d'un fonctionnaire des finances, il va à l'école primaire sur place et quitte la région pour ses études secondaires d'abord au lycée de Cahors puis à celui de Perpignan. Ses études de médecine le mènent à Lyon et à Bordeaux. En 1905, il devient externe des hôpitaux de Paris, successivement à Necker et Tenon, puis interne à l'hôpital de l'Institut Pasteur en 1911 et fréquente le laboratoire de parasitologie de la faculté de médecine de Paris. Il commence à travailler avec Émile Roux, très proche collaborateur de Pasteur. Sa thèse de doctorat en 1913 porte sur les différents types de méningites.

La guerre de 1914-1918 fait de lui un médecin d'ambulance ou médecin des tranchées pendant 2 ans, puis un médecin-chef de laboratoires cliniques et surtout celui du laboratoire central de l'Armée de la région Nord à Calais, dont l'infirmière-chef n'est autre que Marguerite Vendroux, la future belle-mère du général de Gaulle.

Revenu à la vie civile, il fait en 1918 une découverte majeure : la grippe est due à un virus filtrant. Pour le prouver, il s'inocule avec un grand courage le virus et note son évolution. Il s'intéresse également à des recherches sur les champignons vénéneux, met au point un sérum pour lutter contre le poison des amanites phalloïdes et, en bon terrien d'origine, un autre pour lutter contre les morsures de vipère. Il installe, dans son service de l'Institut Pasteur, un centre d'étude des groupes sanguins et fonde avec J. Bordet la Société internationale de microbiologie.

En 1939, il est mobilisé aux Services des recherches scientifiques de l'Armée où il est l'adjoint d'Alexis Carrel. Depuis 1911, il n'a jamais quitté l'Institut Pasteur. De 1940 à 1945, il en devient le secrétaire général et, après la guerre, il est nommé sous-directeur jusqu'en 1958. En 1948, dans le laboratoire de la grippe, service qu'il a créé à l'Institut Pasteur, on isole la première souche française de virus grippal. Président de la Société mycologique de France, membre de l'Académie de médecine, membre de l'Académie des sciences où il est élu en 1945 dans la section d'économie rurale, expert de l'OMS, c'est lui qui conduit la délégation française dans cet organisme international créé en 1948 : de cette époque à 1956, il consacra 3 mois de son temps à siéger à Genève au sein de l'Organisation mondiale de la santé.

Une vie bien remplie du point de vue scientifique, qui a marqué la recherche et la médecine avec des découvertes importantes sur les virus, les toxines végétales, l'immunologie et l'hygiène.

D'origine 100% périgordine par son père, et ses grands-parents paternels, il revient tous les ans en Périgord et son attachement à la région

reste profond. La maison familiale avait été vendue par son père, mais il restait un point de chute à Valeuil entre Brantôme et Bourdeilles. Plein d'humour et souriant, il parle avec une certaine affection de sa terre natale et de ses souvenirs d'enfance. Il raconte⁵ ses visites à la demeure du berceau familial chez ses grands-parents, les bons repas offerts : « la cuisine était succulente : nous étions en Périgord ! », « la volaille bien garnie de truffes, la salade contenant des croûtons frottés à l'ail » et les vins du pays. Il décrit le petit train poussif qui partait du centre de Périgueux qui allait vers Brantôme, et qui avait tellement de mal à gravir les côtes « à grand renfort de fumée », l'église du village de pur style roman et sa petite vierge en bois du XV^e siècle qui faisait l'admiration de son père.

Mais il fit beaucoup plus que de se souvenir des petits événements savoureux et pittoresques de la vie quotidienne au pays, il le fit participer à son travail de recherches médicales et à son savoir de grand médecin. En 1940, l'Institut Pasteur achète le château de La Roche-Beaulieu et y rapatrie un centre de fabrication de sérums pour la vaccination contre le typhus, puis à partir de 1950 contre la grippe. Il est dirigé par Jean Chevé, lui aussi périgordin, qui travaille en étroite collaboration avec le professeur Dujarric.

Juste avant la guerre, à la demande d'Antoine Gadaud, maire de Périgueux, il commence à réfléchir à la conception et à la construction d'un hôpital moderne pour la ville. La guerre vient interrompre le dessein, mais après les hostilités, le nouveau maire de Périgueux lui demande de reprendre le projet, et le tout nouvel hôpital verra le jour en 1953. C'est lui qui s'était occupé d'une grande partie de l'ingénierie et la ville de Périgueux lui rend hommage en lui donnant son nom.

Ses publications sont nombreuses et variées et font encore école. À la retraite, il trouve le temps d'écrire quelques ouvrages, essentiellement des biographies de Lavoisier, de Cuvier et de Buffon, mais aussi un essai sur *Les femmes du Périgord* et un charmant opuscule, cité plus haut, intitulé *Quelques souvenirs*, édité par Pierre Fanlac en 1965.

Marié et père de trois enfants, deux fils et une fille, il ne manquait jamais de les ramener en Dordogne tous les étés et de leur faire partager son attachement au pays. Très lié à Jean Vignéras, il a été un membre assidu de La Truffe dès sa renaissance en 1945. Ses fils ont pris le relais tout naturellement.

Il décède le 28 novembre 1969 à Neuilly-sur-Seine, et sa dépouille revient au pays natal dans la sépulture d'Agonac aux côtés de sa famille : une vie riche et, pour la médecine, un destin fameux qui a dépassé nos frontières.

Plus proche de nous, le professeur **Pierre Denoix** n'est pas né en Périgord mais à Paris en 1912 d'une famille périgordine.

5. DUJARRIC DE LA RIVIÈRE, 1965.

Le professeur Denoix termine son internat de Paris en 1942 (alors qu'il avait été nommé au concours de 1935) et obtient le titre de chirurgien des hôpitaux de Paris en 1948. Il est décoré de la Croix de guerre 1939-1945. Il développe la chirurgie oncologique, notamment dans le cancer du sein, il devient un spécialiste renommé et il ne s'écartera plus jamais de cette piste pour laquelle il va œuvrer sans relâche. Dès la Libération, son rôle dans la création des centres de lutte contre le cancer a été prééminent.

En 1956, il devient directeur de l'Institut Gustave-Roussy : promoteur ardent d'une lutte sans merci contre la maladie avec son quadruple aspect, les soins, la recherche, l'enseignement, l'information du public. Professeur de clinique cancérologique à la faculté de médecine de Paris, Pierre Denoix a dominé la cancérologie française et internationale pendant plusieurs décennies. Président de l'Union internationale contre le cancer, de 1973 à 1978, il a notamment contribué à démontrer l'effet cancérigène du tabac. Dans le domaine sanitaire public, il a joué un rôle essentiel en dirigeant d'abord l'Institut Gustave-Roussy, puis en étant nommé directeur général de la Santé de 1974 à 1978.

Personnalité forte, il n'a pas hésité à prendre le contre-pied des idées en vogue notamment pour l'organisation des hôpitaux. Il n'en était pas moins très apprécié de son personnel dont il était proche et constamment à l'écoute.

Retiré à Saint-Geniès dans une fort belle demeure au toit recouvert de lauzes qui se fond dans le village aux murs ocre si pittoresques, il écrit la *Petite et grande histoire de Saint-Geniès* et fait redécouvrir les fresques de la chapelle de Cheylard.

Le 1^{er} septembre 1990, Pierre Denoix décède à l'Institut Gustave Roussy, dans le bâtiment même qu'il avait voulu entièrement dédié à la lutte contre le cancer. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

On pourrait encore citer **Paul Brégeat**, ophtalmologue connu dont les publications sur l'ophtalmologie sont importantes. Il vint souvent aux banquets et certains d'entre nous se souviennent encore de sa verve et de son patois...

À ces médecins célèbres, on peut ajouter un pharmacien célèbre : **Charles Dufraisse**, né lui aussi à Excideuil en 1885, comme son exact contemporain et compatriote, le professeur Dujarric de La Rivière. Son père y avait son officine. Il suit la profession paternelle, mais la dépasse rapidement, devient interne des hôpitaux de Paris dans sa spécialité, obtient une licence en sciences physiques, devient titulaire de la chaire de chimie organique au Collège de France en 1942. Il aura eu le mérite de former un très grand nombre d'élèves avec lesquels il a effectué d'importantes recherches en chimie organique. Il a laissé d'importantes publications. Il est le co-inventeur des anti-oxydants si utilisés aujourd'hui (industrie alimentaire, caoutchouc et essence).

On peut aussi signaler son élection à la chaire de pharmacie et à l'Académie des sciences en 1958. Commandeur de la Légion d'honneur, il exerce plusieurs hautes fonctions honorifiques au titre des services rendus dans sa profession.

En bon Périgordin, comme ses contemporains, les professeurs Grassé et Dujarric de La Rivière, il a assez régulièrement rejoint les membres de La Truffe lors des réunions parisiennes.

III. Les juristes

C'est un juriste qui va reprendre le flambeau de l'association. **Raoul Rousset** va succéder au docteur Jean Joseph Peyrot à la présidence de La Truffe après une interruption des réunions de l'Amicale durant un an pendant la guerre de 1914-1918. Il animera l'association pendant 20 ans. On se souvient qu'il a été vice-président de l'Amicale, presque à son commencement.

Né en mai 1855 à Savignac-les-Églises, il en fut le maire et il succéda à son père notaire dans la petite ville. Puis il est élu conseiller général pendant 10 ans. Il était viscéralement attaché à sa région natale. Il suffisait, dira celui qui prononça son éloge funèbre, de lui parler du Périgord « pour amener un sourire sur son visage aux traits fins et si délicats mais un peu fermé ». Né dans une petite maison du bourg où sa sœur, à laquelle il était très lié, demeura toute sa vie, il acheta plus tard une belle propriété, La Bonnetie, près de Sarliac où il venait régulièrement se retremper dans l'atmosphère qui lui était si chère. Il aimait si fort la Dordogne, qu'il faisait même, paraît-il, venir de là-bas l'eau qu'il buvait à Paris ! Ce qui n'était pas sans inconvénient, étant donné les transports de l'époque.

Sa vie professionnelle ne fut qu'un long succès. Monté à Paris pour y faire son droit, seul, sans appui particulier, mais très travailleur, il réussit rapidement tous ses examens jusqu'au doctorat. Stagiaire au barreau de Paris en 1876, il devient premier secrétaire de la Conférence en 1878, membre du conseil de l'ordre en 1896 et est élu bâtonnier en 1907.

Il inaugure en 1908 la grande salle de la Conférence par un discours resté célèbre dans la profession. Celui-ci comme plusieurs autres est encore à disposition dans les librairies spécialisées. Les chemins de fer d'Orléans, les grandes banques, la ville de Paris sollicitaient ses conseils et son intervention au Palais. La sculpture de son buste par Bouchard, son portrait et une médaille se trouvent au musée du Barreau du Palais de Justice.

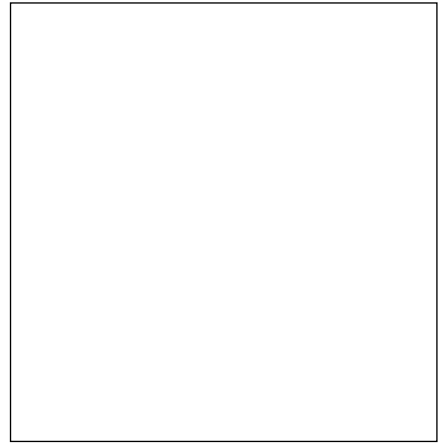


Fig. 3. Raoul Rousset, portrait par Léon Félix (coll. musée du Barreau de Paris).

Il décéda en 1938 à Sarliac dans sa propriété où, malade, il était venu se retirer en fin de vie. Mais sa tombe est située dans le petit jardin de la maison natale à Savignac-les-Églises. Il avait pleinement contribué au succès de l'association, la menant avec fermeté et bonhomie et la maintenant bien vivante comme nous le prouve un compte-rendu retrouvé dans nos archives de la réunion d'hiver du 4 février 1928. Il y préside le banquet au Lutétia encadré par le sénateur de La Batut et des députés Yvon Delbos et Gadaud. Henri de Molènes, Georges Bonnet, André Boissarie et André Toulemon dont nous reparlerons y sont présents : un dîner mémorable où truffes et Monbazillac eurent toute leur place. Il disait avec justesse : « la fête annuelle dans laquelle le Périgourdin de Paris a l'habitude de réunir ses amis est de mettre en contact les Périgourdins qui s'ignorent... »

À sa disparition, c'est **André Dejean de Fonroque**, premier vice-président, qui lui succède. Maire de Belvès, directeur des chemins de fer de l'État, membre du Conseil d'État, il ne restera qu'un an à la tête de l'association. La déclaration de guerre de 1939 la mettra en sommeil jusqu'en 1945.

D'autres juristes célèbres sont venus rejoindre l'association sans en assumer la responsabilité : qui n'a pas le souvenir d'**André Toulemon**, brillant avocat, bâtonnier de Sarlat, où il naquit en 1883, talentueux chroniqueur et rédacteur en chef de la *Gazette du Palais*. Il vécut presque jusqu'à 100 ans (décédé en 1981) et était connu de tous pour son humour et son talent de conteur. Les plus âgés d'entre nous ont bien connu sa silhouette menue souvent vêtue de noir, le visage mince et souriant qui semblait être toujours de bonne humeur et prêt à vous conter des facéties. Que de fois a-t-il animé les fins de repas avec une verve intarissable !

Ses interventions en fin de banquet étaient même devenues une institution. Tant qu'il vécut, il n'y eut pas d'autres intervenants. En fin de repas, il se levait pour évoquer les menus incidents souvent pittoresques du tribunal de Sarlat. Par ses propos souvent émaillés de patois, il restituait le terroir, et les petits accidents de la vie là-bas où chacun reconnaissait les coutumes, le parler, voire l'accent du Périgord. Tout l'auditoire était en attente de ce moment privilégié, ravi, sourire aux lèvres, prêt à être divertit. Des applaudissements nourris saluaient chacune de ses prestations et l'on en riait de bon cœur.

Charles Villotte, avocat au barreau de Paris, membre du Conseil de l'ordre prend la présidence de l'association en 1972. Il a alors 70 ans.

Bien qu'habitant Paris depuis ses études, il est périgordin presque à 100%, puisqu'il est né à Périgueux en janvier 1902, 3^e fils des 4 que compta la famille. Sa maison natale existe toujours 7, avenue de la Gare (aujourd'hui avenue Henri-Barbusse), jolie maison, moderne pour l'époque. C'est celle de

ses grands parents maternels, les Labasse, natifs du Bergeracois mais fixés, par la suite, à Périgueux et Saint-Astier.

Périgordin aussi par son père, puisqu'on trouve les Villotte à Hautefort dès 1575 et ce jusqu'en 1988, au décès de la dernière descendante de la « branche aînée ».

Étienne Villotte, son père, n'était pourtant pas né à Hautefort, mais en Corrèze à Saint-Robert, à 16 km d'Hautefort, village où son propre père, Octave, s'était établi comme notaire en 1855, l'étude d'Hautefort étant déjà occupée par son cousin germain Noël, de la « branche aînée ». Étienne sera procureur de la République en Normandie, à Cahors, Limoges, Angers, avant de terminer sa carrière à Brive sur sa demande, pour être au plus près de Saint-Robert où il avait hérité de Puy Magne, vaste maison à la vue imprenable qui enveloppe Ayen et toute la vallée. La famille s'y rassemblait à l'occasion des vacances. Charles eut une

enfance choyée par sa mère et sa « bonne-maman » et Périgueux restera son port d'attache. Il y sera lycéen, ne suivant pas son père dans ses différents postes trop loin sans doute pour la famille qui espérait toujours une nomination proche. En avril 1973, le brillant conteur qu'il était enchanté ses compatriotes lors de la clôture du banquet annuel : il y raconta ses sorties de lycéen à Périgueux, ses promenades dans la ville, où il arpente les boulevards en compagnie de ses camarades, garçons et jeunes filles, ses sorties en bicyclette dans la campagne environnante. Il y avait aussi les vacances : merveilleux souvenirs pour les 4 frères Villotte : La Louvière, en Bordelais, propriété jusqu'à sa mort de son grand-père Labasse, dont les vins ont figuré bien longtemps sur les tables familiales ; Pontailac où il faisait avec ses frères et ses amis d'énormes châteaux forts sous le regard de ses parents : Étienne cravaté, chapeauté, Édith sa mère en robe longue et chaussures fines ; et puis, enfin et surtout, Saint-Robert, la découverte de cette campagne si belle, ses chemins, ses ruisseaux, la pêche aux écrevisses, le tennis avec les frères et les cousins.

Il lui fallut dire adieu à l'enfance, « monter » à Paris pour se préparer à la carrière d'avocat, il devint un parisien heureux, étudiant d'abord, avocat ensuite qui acquiert rapidement une solide réputation. Très vite, il emménage



Fig. 4. Charles Villotte (coll. famille Villotte, avec son aimable autorisation).

quai Voltaire dans ce cadre qu'il aimait avec vue sur la Seine. En 1941, il épouse... Qui ?... une Périgordine, bien sûr... Andrée Chastanet, fille d'un médecin parisien, originaire du Mussidanais. Elle n'était autre que la petite-fille du félibre Auguste Chastanet, bien connu en Périgord. Ils eurent trois fils : Jacques, Daniel et Laurent. Beaucoup de réunions du conseil d'administration de La Truffe eurent lieu dans ce très bel appartement des quais de Seine, où Andrée en maîtresse de maison accomplie recevait si bien. Tous les deux n'avaient pas pour autant oublié leurs racines. Charles fut élu maire de Saint-Robert et le resta de longues années, comme l'avait été son grand-père Octave. Il fut tenté un moment par la politique, héritier de cette tradition radicale-socialiste du Sud-Ouest qu'il tenait de ce grand-père fervent républicain, ami de Louis Latrade. À la mort de sa mère en 1949, c'est Charles qui héritera de Puy Magne y perpétuant la présence des Villotte à Saint-Robert et leur attachement inébranlable à leur région.

C'est là aussi qu'il sera enterré dans le caveau familial en 1984.

Il a présidé La Truffe avec bonheur pendant 10 ans. Il a renforcé l'association en amenant de nouveaux membres à la fois parmi ses amis périgordins et ses relations parisiennes. Tous ceux qui l'y ont rencontré lors des réunions louent son action tonique et chaleureuse. Son éloquence facile faisait toujours référence à sa région natale et aux liens qui les unissaient.

Ne dit-il pas lui-même pour conclure le premier banquet de sa présidence 1973 : « Il y a quelque chose d'extraordinaire à se reporter par la pensée et le souvenir aux endroits où l'on a passé son enfance ». Ce qui explique sans doute, ajoute-t-il : « ce désir qu'ont les originaires de tous les coins de France de se réunir au sein d'associations amicales ».

À son décès, en 1983, ce sera un Vignéras qui lui succèdera.

Parmi les adeptes les plus fervents de La Truffe et qui représentent les juristes, on peut encore citer entre autres, **André Boissarie** qui travailla aux côtés du bâtonnier Rousset, notamment à la fin de la vie de celui-ci et devint procureur général près de la cour d'appel de Paris à la Libération après avoir été très actif dans la Résistance. Il collabora entre autres avec Donnedieu de Vabres, juge français au tribunal militaire international de Nuremberg. Il est aux origines de la Cour pénale internationale qui ne vit le jour que très longtemps après. Son frère Jean, vice-président du tribunal de grande instance de Périgueux, permit le retour à la légalité de l'épuration en Dordogne après la Libération.

Le professeur de **Juglart**, originaire de Sorges, fut professeur de droit civil et excellent pédagogue. Si ses traités ont été très utiles aux étudiants, ses avis faisaient autorité en droit maritime et en droit aérien.

Roger Milhac est doublement originaire de la Dordogne par son père et par sa mère qui était née Maleville. Il est né en 1888 en Dordogne et la maison qui reste le point d'ancrage de la famille au pays est à Beynac. Roger Milhac fit la guerre de 1914 avant de débiter une carrière parisienne de magistrat. Conseiller à la Cour de cassation, conseiller à la Cour de révision de la principauté de Monaco, c'est un membre assidu de La Truffe, très ami de Maurice Bourguès-Maunoury, de Charles Villotte et de Charles Vignéras pour lesquels il avait estime et attachement personnel. Il a été un de ceux qui ont vu avec plaisir renaître l'association en 1945 après la guerre et ont été au côté de Charles Vignéras qui avait su lui redonner vie et faire que se poursuive ce courant d'amitié périgordine. Il est mort en 1972.

Guillaume Jean-Paul de Tarde naquit à Sarlat en 1885 de Mary Bardy de l'Isle et de Gabriel Tarde, juriste, sociologue et philosophe, un des premiers penseurs de la criminologie moderne. Guillaume épouse en 1922 Marcelle Cléry. Il est diplômé de l'École libre des sciences politiques, auditeur puis maître de requêtes au Conseil d'État, secrétaire général adjoint au protectorat du Maroc de 1914 à 1921, directeur de l'office national du commerce extérieur en 1922. Administrateur de sociétés et commandeur de la Légion d'honneur.

IV. Les grands entrepreneurs

C'est **Charles Vignéras**, président de l'Amicale de 1945 à 1971, qui eut le grand mérite de réveiller La Truffe, après le long intervalle de la guerre.

En 1940, le pays est à la dérive et les Périgordins comme les autres Français vont avoir pendant 5 ans d'autres préoccupations que celles de réunions amicales. Certes, de Paris on revient en Périgord voir la famille, quelquefois pour replier femmes et enfants à la campagne, se ravitailler, mais les esprits sont tendus par les affres de l'Occupation, les tracasseries des restrictions, les premiers élans de résistance, la guerre qui déchire le monde. Cependant les liens entre pays n'ont pas été rompus. Charles Vignéras, qui faisait déjà partie du conseil d'administration depuis 1926, au lendemain de la victoire des alliés contacte à nouveau ses anciens amis et compatriotes, entre autres André Toulemon, Georges Boissarie, Roger Milhac, et reprend brillamment le flambeau de La Truffe et de son cortège d'amitiés périgordines. Il en devient le président incontesté et influent. Il redonne à l'association ses lettres de noblesse et la fait entrer dans la modernité en rendant les réunions moins formelles et guindées puisqu'il les accueille chez lui, il introduit les femmes dans les repas annuels en se faisant accompagner par sa propre épouse et, entre autres, va faire publier le premier annuaire par les services d'imprimerie du Printemps.



Fig. 5. Charles Vignéras (coll. famille Vignéras, avec son aimable autorisation).

C'est que son histoire personnelle, familiale, et professionnelle est totalement liée à celle des Grands Magasins du Printemps. Il y entra dès 1908 après avoir épousé la fille de Gustave Laguionie et, au fil des années, pesa de tout son poids pour donner à la maison un essor exceptionnel.

Revenons un peu en arrière : Le Printemps est né en 1865, à l'initiative de Jules Jaluzot qui fit construire les premiers bâtiments sur les grands boulevards, boulevard Haussmann et rue du Havre. En 1900, c'est l'époque où les grands magasins s'installent dans la vie parisienne : Le Bon Marché sur la rive gauche, La Samaritaine, Le Louvre, Le Printemps et les Galeries Lafayette sur la rive droite. Les 5 entreprises commerciales occupent alors plus de mille employés, et Le Printemps tient la 4^e place sur la liste. Un changement radical dans les habitudes commerciales si bien décrites dans le célèbre ouvrage d'Émile Zola *Au bonheur des dames* nous en restitue l'ambiance inspirée par Auguste Hériot, cofondateur des magasins du Louvre. Le déclin du petit commerce de détail y est annoncé.

Gustave Laguionie, lui aussi périgordin puisqu'il est né à Lanouaille en 1853, après avoir travaillé aux côtés de Jaluzot entre 1866 et 1882, revient en force en 1905 lorsque ce dernier démissionne laissant l'affaire en grande difficulté à la suite de placements hasardeux. G. Laguionie revient d'ailleurs à la tête du Printemps à la demande des actionnaires et du personnel qui avaient apprécié ses qualités. Il en devient le gérant. C'est un homme d'une grande intelligence et d'une énergie remarquable et il va faire franchir à l'enseigne un nouveau pas. Ne disait-il pas : « À notre époque, ne pas grandir c'est

diminuer ». Homme du XX^e siècle, il va savoir utiliser toutes les possibilités pour élever le prestige du Printemps : développement des missions d'achat sur les marchés nationaux et internationaux, arts de l'étalage, impressions de catalogues, d'affiches, installation dans le nouveau magasin, de l'autre côté de la rue Caumartin. En 1907, son fils Pierre le rejoint et devient cogérant. En 1908 son gendre, Charles Vignéras, qui avait épousé sa fille Marcelle Laguionie, entre dans l'entreprise à sa demande. Gustave Laguionie décède en 1920. Pierre Laguionie, dès 1928 après le décès d'Alcide Poulet, cogérant choisi par son père, fait nommer par les actionnaires cogérants de la société, Charles Vignéras et Georges Marindaz, marié lui aussi à Jeanne Laguionie, sœur de Marcelle. Tous deux connaissaient bien les rouages de l'affaire, puisqu'ils en étaient les fondateurs depuis 1920.

Et pourtant rien ne destinait Charles Vignéras à une brillante carrière commerciale. Né en février 1881 à Cherveix-Cubas en Dordogne, il fait de bonnes études secondaires au lycée de Périgueux, puis ses études de médecine à Paris, couronnées par un doctorat dont on possède encore la thèse *Les hémorragies méningées spinales*. Il se destinait à la médecine et y aurait sûrement fait son chemin.

C'est son beau-père, Gustave Laguionie, qui, conscient de sa valeur et de ses mérites, l'attire vers Le Printemps d'abord pour s'occuper du service médical, puis bientôt pour y créer et développer un rayon d'hygiène. Tout en continuant de suivre de près le service médical, Charles fut ensuite absorbé par l'administration générale et le service du personnel jusqu'à sa nomination en 1928 sur proposition de son beau-frère Pierre Laguionie, comme gérant de la société.

Ses derniers actes médicaux, il les avait accomplis pendant la guerre de 1914-1918 comme aide major dans plusieurs formations sanitaires en première ligne. Il appartenait à un groupe d'artillerie lorsqu'il fut blessé par des éclats d'obus. Sa conduite exemplaire au combat lui valut la Légion d'honneur et la Croix de guerre avec palme.

Simplicité, bienveillance, abord facile, il attirait la sympathie de tous et de sa formation médicale, il avait gardé un jugement pénétrant qui permettait de comprendre les problèmes et poser au besoin un diagnostic. Il avait un sens aigu de la convivialité avec les membres de son personnel dont il présidait sans effort les banquets, les arbres de Noël, les vins d'honneur, les remises des médailles du travail, mais aussi dans les associations qu'il présidait : Comité de l'amicale des retraités, Amicale des Périgourdins de Paris, où il venait accompagné de son épouse avec laquelle il a partagé 65 ans de vie harmonieuse et eu trois enfants, Paul, Jean et Georgette, décédée en 1962 malheureusement avant lui. Son attachement pour le Périgord reste fort, et il aime à se retrouver dans sa propriété au domaine de Vaures, à Cherveix-Cubas, qu'il avait acheté en 1924, rénové et agrandi. Il en apprécie l'ambiance paisible où il peut renouer avec les souvenirs de sa jeunesse et se retrouver en famille.

Aux côtés de Pierre Laguionie, son beau-frère, sa participation à l'essor du Printemps est indéniable et reconnue.

Que de transformations entre 1920 et 1945. Le magasin, déjà ravagé par un incendie en 1881, est partiellement brûlé en 1921, mais rouvert en 1924. De nouveaux bâtiments sont acquis rue du Havre. Des magasins de plus petite taille sont ouverts au Havre, à Lille et à Rouen. Des changements dans les méthodes de gestion interviennent : publicité et promotion des ventes. En 1929, La SAPAC - Société parisienne d'achats en commun - est créée. En 1930, est introduit un système de contrôle budgétaire. En 1931, naissance de Prisunic à Paris et création d'une SAPC-Prisunic ; 8 magasins Prisunic sont en opération à Paris entre 1932 et 1935 et 4 en province. 30 magasins sont exploités par des détaillants affiliés à la SAPAC. De nombreux Périgordins travaillaient alors au Printemps. Maurice Andrieux, un autre Périgordin lié à la famille, en devient le directeur. La croissance se poursuit jusqu'en 1939, puis vient une époque difficile de survie pendant toute la guerre où l'activité économique de la France était muselée et en souffrance. Mais, dès 1950, l'expansion est à nouveau accélérée : croissance vigoureuse de la chaîne des magasins Prisunic qui passe de 13 à 80 en 1965, et dans la même période le nombre des magasins affiliés est passé de 80 à 230.

À partir de 1954, les bâtiments du grand magasin parisien ont été totalement transformés à l'intérieur, tout en préservant les anciennes façades intactes et la célèbre coupole édifiée en 1923, par les soins de Pierre Laguionie.

Toujours à partir de 1954, toutes les activités qui n'ont pas trait à la vente directe sont transférées à l'extérieur pour laisser davantage de place à la vente directe. Les bâtiments sur le côté nord de la rue du Havre abritent le grand Brummell hommes et un magasin d'articles de sport. Les escaliers mécaniques et les ascenseurs, dont les tout premiers ont été installés en 1924, se multiplient et, en 1963, deux étages supplémentaires sont construits au sommet du bâtiment de 1882. Sept autres magasins provinciaux sont également rénovés et élargis. Un nouveau magasin a été construit à la Nation. En 1969, Le Printemps a ouvert ses portes dans le centre commercial de Parly 2.

Les diverses activités du groupe ont dû être réorganisées entre les différents partenaires qui se sont ajoutés au fil des dernières années pour aboutir en 1971 à une société à responsabilité limitée ou société anonyme. Charles Vignéras s'était éteint en 1970 à plus de 89 ans, regretté par tous après 62 ans de bons et loyaux services à l'entreprise. Il était commandeur de la Légion d'honneur depuis 1961.

Pierre Laguionie et son neveu Jean Vignéras, fils de Charles, entré lui aussi dans l'affaire en 1941, assurent désormais la direction. Pierre Laguionie en fin de vie en était le président d'honneur et Jean Vignéras dont nous reparlerons en tant que président de La Truffe, président directeur général.

Pierre Laguionie décède en 1978 et, la même année, Jean Vignéras prend sa retraite mettant fin à 70 ans de contrôle, d'expansion et de gestion des grands magasins du Printemps et de ses filiales par la famille Laguionie-Vignéras.

On sait que maintenant c'est le groupe Pinault-Printemps-Redoute qui assume ce rôle, mais la maison demeure sur les grands boulevards avec sa célèbre coupole si joliment restaurée récemment, édifiée en grande partie par une famille exceptionnellement dynamique depuis plus d'un siècle.

Jean Vignéras est né en 1917 à Paris. Il a fait ses études secondaires au lycée Carnot. Il est entré au Printemps en 1941 à la demande de son père après être sorti d'HEC et du Centre de Perfectionnement dans l'administration des affaires de Paris (CPA) alors que lui aussi avait un penchant net pour la médecine et aurait préféré suivre cette voie. Tout au long des années, il suivit donc la progression de l'entreprise et l'accompagna pleinement en tant que gérant de l'entreprise de 1959 à 1972, puis président de la Société anonyme de 1972 à 1978, président directeur général des magasins Prisunic, de France-Printemps et des grands magasins Jones de 1978 à 1981, grands magasins anglais très connus à Londres. Jean Vignéras était membre de la chambre de commerce et d'industrie de Paris, membre du conseil économique et social, administrateur de la Fondation nationale pour l'enseignement de la gestion des entreprises, officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre du Mérite, *Order of the British Empire*. Nous ne reviendrons pas sur ce qui a été déjà brièvement montré quant au développement des grands magasins du Printemps. Son frère Paul entra lui aussi dans l'entreprise. Il fallait continuer l'œuvre de la famille.

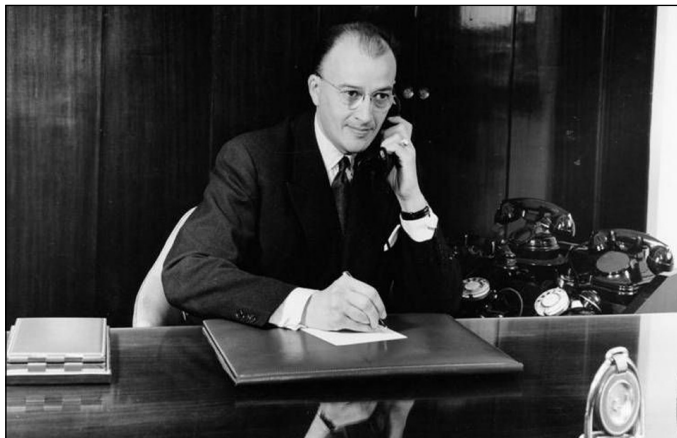


Fig. 6. Jean Vignéras (coll. famille Vignéras, avec son aimable autorisation).

Mais nous allons parler de sa présidence de l'Amicale des Périgourdins de Paris qu'il remplit de 1984 à 2005, soit pendant plus de 20 ans, alors qu'il avait déjà pris sa retraite depuis quelques années et que, par goût, pour assouvir un vieux rêve d'adolescent, il était revenu s'asseoir sur les bancs de la faculté de médecine.

Mais il nous faut tout d'abord parler de l'action tonique et efficace du secrétaire de La Truffe pendant de longues années qui soutiendra sans faillir trois présidents, Charles Vignéras, Charles Villotte et Jean Vignéras. On lui est incontestablement redevable de la solidité et de la pérennité de La Truffe.

En 1958, **Marco Gaillard** entre dans l'association en tant que secrétaire prenant la suite de Jean Gorsse. Jeune Périgordin venant d'Antonne-et-Trigonant, il entre à 18 ans dans la Résistance, sera interné à Périgueux et échappera de justesse à la déportation à la fin de la guerre. Il rejoint alors l'École militaire de Cherchell et se serait volontiers destiné à une carrière dans l'armée. Ce projet n'aura pas de suites, sans doute par raison. Il reprend des études et entre à l'École des Pétroles. Il sera chargé d'affaires de la Caltex, directeur du port de Gennevilliers, administrateur de diverses sociétés.

Ses liens d'amitié et familiaux avec Charles Vignéras l'associent immédiatement à la bonne marche de l'Amicale. Il continuera avec Charles Villotte et poursuit avec lui la rénovation de La Truffe. On lui doit l'initiative d'associer aux banquets d'été des visites de lieux touristiques du Périgord pour rappeler à chacun des membres la richesse et la diversité du pays. Lorsque Charles Villotte disparaît, c'est aussi à son initiative que la candidature de Jean Vignéras est présentée pour la présidence. Son aura publique ne peut en effet qu'enrichir l'Amicale. Il veillera à ses côtés à la bonne marche de l'association, à son organisation dans le temps, au bon déroulement des banquets d'hiver et d'été, au choix des sites retenus pour ces réunions, aux diverses démarches à entreprendre. Lorsqu'il disparut en 1994, son fils Marc prit tout naturellement sa place, et soutint la présidence de Jean Vignéras jusqu'en 2005. Celui-ci est toujours à l'œuvre avec Jean-Pierre Boissavit.

Jean Vignéras avait donc à ses côtés un secrétariat solide et efficace pour prévoir les lieux des réunions, choisir les hôtels et les restaurants, reconnaître les endroits des sorties d'été et assurer les courriers de liaison. Les réunions du conseil d'administration se faisaient au domicile du président, rue du Faubourg-Saint-Honoré, dans une ambiance agréable et décontractée servie par une réception de qualité, comme l'avaient fait auparavant ses deux prédécesseurs. Jean Vignéras a présidé le 120^e anniversaire de La Truffe en 2001 au Cercle de l'Union interalliée où fut donné un mémorable concert avec la guitariste Valérie Duchateau et le célèbre pianiste Alexandre Tharaud ; le programme de la soirée évoquait Périgord et truffe dessinés par le talentueux Alain Carrier et reste l'emblème de l'association déclinée sur son papier à lettres, ses documents officiels.

Il se retira en 2005 mais resta président d'honneur jusqu'à son décès en 2008. Deux Vignéras, père et fils, avaient accompagné l'association pendant 47 ans et laissé leur marque en tant qu'entrepreneurs et non des moindres. La Truffe a encore une présence de la famille en la personne de Marie-Laure Leroy, fille aînée de Jean, qui rejoignit le bureau de l'Amicale en 1985 en tant que trésorière.

Cependant parmi les Périgourdins de l'Amicale, il y eut d'autres entrepreneurs :

On ne peut pas ne pas citer **Sylvain Floirat**, qui, même s'il ne fut pas un membre assidu de La Truffe, vint quelquefois aux dîners l'hiver et aux déjeuners d'été. Né à Nailhac en 1899, près de Saint-Rabier, ce petit Périgordin, d'origine modeste, fut très tôt remarqué par son instituteur pour sa vive intelligence. Il fit rapidement ses preuves en effet et, de carrossier à Saint-Denis, monta une compagnie d'aviation, Aigle Azur, racheta Europe 1, fut l'un des pères de Matra, démarra une hôtellerie de luxe avec le groupe Byblos. Byblos-Saint-Tropez existe toujours dirigé par son arrière-petit-fils. Il prit le contrôle du groupe Hachette et fit partie du directoire du groupe Filipacchi. Cette carrière fulgurante ne l'empêcha pas d'être très présent en Périgord : maire de Nailhac, président de la chambre de commerce de Périgueux, président de la Fédération des producteurs de truffes. Ce bon Périgordin à l'accent rocailleux racheta le domaine d'Essendieras à André Maurois et n'aimait rien tant que de venir se replonger dans le pays de son enfance pour retrouver sans façon de vieux amis. Il reçut les membres de La Truffe à l'hôtel restaurant Le Rush, qu'il venait d'inaugurer à Terrasson, et fit visiter cet après-midi-là sa plantation de chênes truffiers nouvellement plantés au-dessus de La Bachellerie. Il faut aussi se souvenir qu'il soutint l'Académie des lettres et arts du Périgord et créa la Fondation de l'Avenir du Périgord qui distribua plus de 300 bourses à de jeunes Périgordins.

Citons encore **Jean Roubinet**, venu de Terrasson où son père avait un commerce de fers et métaux sur le Pas Bruzat, place principale de la ville. Il arriva à Paris après la guerre de 1914-1918 après une longue mobilisation à Salonique et en Orient. Il avait envie de tenter sa chance dans la capitale et créa une affaire d'emboutissage à Pantin, puis à Saint-Denis en liaison avec les grandes entreprises métallurgiques d'alors, Lorraine-Escaut, Vallourec, Sollac, Creusot-Loire, et le complexe qui allait devenir Usinor à laquelle son entreprise alors florissante fut vendue au décès de son fils en 1960. Il disait de lui-même non sans humour : « Je ne suis qu'un croquant du Périgord, monté à Paris ! ».

Il y eut **Gabriel Dufraise**, originaire de Génis, président directeur général de Laroche-Lechat, puis, venu rejoindre vers 1950 la société Jean

Roubinet SA, et participer à sa transformation en entreprise industrielle de renom. C'était un membre assidu de toutes les réunions de La Truffe.

Il y eut **Francisque Chaux** et son fils Édouard, de Montignac, président du Syndicat national des scieries des noyers de France. En 1906, il monta, à côté d'une petite usine hydroélectrique dans la région, une exploitation de bois qui fabriquait, essentiellement pour l'exportation, des fusils de chasse de luxe dont les crosses étaient en bois de noyer : il fournissait la Manufacture d'armes de Saint-Étienne, mais exportait en Belgique, en Italie et surtout en Angleterre où les armes de luxe étaient très prisées. Francisque Chaux avait aussi des affaires à Paris dirigées par son fils Édouard : une banque, une compagnie d'assurances, l'hôtel de Grande-Bretagne rue Caumartin. Il fut enfin un des acteurs du lancement du Lido, et ce ne fut pas la moindre aventure. Avec Philippe Vergnaud, de Terrasson, les frères Daubré, Devort, de Tourtoirac, et les frères Rosenthal, ils ouvrent en 1928 « La Plage de Paris » sur la plus belle avenue du monde, Les Champs-Élysées⁶ : le Lido n'était pas alors un music-hall mais un lieu d'attraction pour le jour et pour la nuit, où se ruait le tout Paris. Il abritait une gigantesque piscine dans un décor somptueux, où les fêtes et les attractions se succédaient. La crise en 1933 mit fin à cette étonnante aventure, mais le Lido racheté et transformé est toujours sur Les Champs-Élysées et, lors de la dernière journée du patrimoine, ouvert au public comme une des marques à retenir.

Non moins significatif et étonnant fut l'accomplissement de **Charles Bertrand**. Troisième fils de Jérôme Bertrand, il est né le 17 avril 1851 au lieu-dit La Genèbre, à Saint-Agnan, commune d'Hautefort dans une famille d'agriculteurs, également propriétaire d'une briqueterie. « Monté » lui aussi à la capitale, il fit fortune dans les grands cercles de jeux parisiens.

C'est sans doute la raison de l'apparition de Charles à un peu plus de 40 ans à Cabourg au moment où les plages de la Manche devenaient à la mode. La petite cité balnéaire commençait à s'éveiller. Il y avait déjà depuis 1879 une jonction en chemin de fer Dives-Cabourg-Paris et les premiers maires avaient commencé à bâtir des hôtels et un casino, encore bien modeste car il était en bois.

Acquéreur de l'hôtel de la Plage en 1892, Charles Bertrand est élu au conseil municipal en 1894 et devient maire de la ville en 1896. Il le restera pendant 32 ans jusqu'à son décès.

Son action pour réveiller, agrandir, embellir la station et en faire une des plus modernes de la côte normande durera aussi longtemps que son mandat. Il achète et rénove le casino, remplace l'éclairage au gaz par l'électricité,

6. VERGNAUD-ROUBINET, 2003 et DES CARS, 1989.

aménagement une salle des fêtes, un salon destiné aux pratiques des jeux d'argent. Il reconstruit le grand hôtel de la Plage dès 1907 et en fait « le plus moderne et le plus luxueux que l'on ait vu ». En 1910, le syndicat d'initiative du Calvados édite le premier guide de tourisme dans lequel on présente Cabourg ainsi : « Station mondaine, très appréciée, avec toutes ses distractions, ses fêtes, ses courses, son tennis, son golf, son casino, son immense plage de sable fin, sa belle digue promenade, que longent de jolies villas. Station de chemin de fer de l'État, à quatre heures de Paris. »

La guerre de 1914 met entre parenthèses le développement entrepris : et pour la bonne cause, le casino ferme ses portes, ses salles et celles du grand hôtel sont transformées en hôpital militaire.

Mais à la fin des hostilités, la vie reprend ses droits, les années folles amènent sur les plages et dans les casinos de la côte toute une population qui n'a qu'une envie : se distraire !

Charles Bertrand fait construire le Normandy Hôtel car le grand Hôtel ne suffisait plus malgré ses 150 chambres : hall grandiose, immense salle de restaurant, baies de dimension exceptionnelle, vue imprenable sur la mer, bar américain, chambres avec loggias et, bien entendu tout le confort moderne.

Il fait aménager le fameux Garden Tennis avec un court central entouré de gradins en béton, où se déroulera une rencontre de Coupe Davis. Il aménage un square. Il fait également bâtir plusieurs grandes villas, dont trois pour sa famille, deux villas jumelles, « Jérôme » et « Françoise », et la villa « Maxime » en face du casino. Il possède plusieurs cercles et des affaires dans de nombreux casinos, Dinard, La Baule, Biarritz, Pau, Aix-les-Bains avant d'envisager même de reprendre Monte-Carlo. C'est un homme riche, mais il a gardé son allure et son âme paysanne de bon Périgordin, trapu, légèrement voûté avec une moustache touffue, bon vivant. Il est affable, bienveillant, d'abord facile, la bourse largement ouverte pour tous. Pour ses 25 ans de mandat, il fut fêté par la ville et son conseil municipal et le discours que prononça un de ses compatriotes se termine par cet éloge : « Ce n'est pas au maire de Cabourg que je m'adresse mais à l'homme qui, depuis 25 ans, a mis dans cette cité un peu de son or et beaucoup de son cœur. »

Il avait réussi : le tout Paris aimait venir dans « la reine des plages », les célébrités étaient au rendez-vous. Dès 1907, Marcel Proust fréquentait Cabourg. Charles Bertrand est en relation avec ce visiteur fidèle et l'on en trouve des traces dans la correspondance de l'auteur en 1908. Au casino, ce dernier tentait quelquefois sa chance au baccara, mais surtout il s'inspira tellement de la station où il faisait de longs séjours pour la transformer en Balbec dans *À la Recherche du Temps Perdu*.

C'est de la fenêtre de sa chambre au Grand Hôtel que Proust admire « ce vaste cirque éblouissant et montagneux et les sommets neigeux de ses vagues en pierre d'émeraude » (*À l'Ombre des Jeunes filles en fleurs*). C'est

sur la digue qu'il rencontre Albertine et « les jeunes filles en fleurs », « les gigolos », joueurs de golf et de tennis et ceux qui fréquentent le Casino.

Charles Bertrand figure sur les listes des banquets de La Truffe ainsi que ses frères⁷ mais y est bien indiquée aussi leur appartenance périgordine à Saint-Agnan où ils revenaient régulièrement et où ils sont enterrés dans un imposant tombeau.

Charles Bertrand⁸ s'est éteint le 3 février 1927, salué et honoré par tous. Son buste se dresse toujours dans les jardins du casino et le pavillon Charles-Bertrand abrite toute l'année des expositions à Cabourg. Il était officier de la Légion d'honneur.

Tous ces noms figurent sur les listes des banquets que les archives de l'Amicale nous ont laissées. Et certes, il y en eut bien d'autres encore....

V. Les hommes politiques et les grands commis de l'État

Aucun homme politique ou grand commis de l'État ne tint les rênes de La Truffe à une exception près. En effet, André Dejean de Fonroque, né à Belvès et dont il fut maire de 1904 à 1942, succéda au bâtonnier Rousset et devint président de La Truffe après en avoir été l'un des vices-présidents. S'il servit La Truffe au sein du bureau, il n'eut pas le temps d'y imprimer sa marque, puisque la déclaration de guerre de 1939 mit l'association entre parenthèses jusqu'en 1945. Il était directeur de chemins de fer français et mourut en 1942.

Beaucoup d'hommes politiques et de grands commis de l'État, s'ils ne furent pas des meneurs de l'association, la fréquentèrent assidûment en tant que membres et quelquefois même membres du bureau.

Albert Claveille, né en 1865 dans le bourg de Tuilières sur la commune de Mouleydier et décédé en 1921, en fit sans doute partie puisqu'il le revendique, comme il revendique un fort attachement à sa région natale. De famille modeste, travailleur infatigable, il devient un brillant ingénieur des Ponts et Chaussées. Il est d'abord directeur des Chemins de fer de l'Ouest, puis secrétaire général de l'artillerie et équipement militaire en 1914, successivement sous-secrétaire d'État, ministre des Travaux publics et des Transports, puis de la Marine marchande dans les cabinets de Raymond Poincaré et de Georges Clemenceau. Il participe activement à la vie publique française. En 1920, il remplace Peyrot à l'élection sénatoriale de la

7. Son jeune frère Léopold s'était fait construire une immense villa dite « Le Pavillon » à Saint-Agnan et avait offert l'horloge lors de la réfection du clocher de l'église .

8. M^{me} Jean-Pierre Boissavit, au Puy Saint-Astier (commune de Saint-Astier), est son arrière-petite-fille.

Dordogne, et sera conseiller général du canton de Domme et enfin maire de Mouleydier. Son rôle en Dordogne, grâce à ses talents d'ingénieur et à son engagement politique, fut considérable : grâce à lui vont naître le barrage et l'usine hydro-électriques de Tuilières, chantier gigantesque et fort cher qui parraine l'aménagement de la Dordogne. On attribue également à Claveille l'installation à Bergerac d'une poudrerie, ce qui fait dire au journal local de l'époque : « Monsieur Claveille n'a pas oublié son pays natal ».

Décédé en 1921, il a donc dû participer à La Truffe surtout avant la guerre de 1914 et peut-être un peu après, auréolé de son action publique en France, à l'étranger et en Périgord.

Félix Gadaud est médecin, chirurgien, né en 1875 dans la capitale de la Dordogne, Périgueux. Il y installe sa pratique à la suite de son père. Il montre pendant la Grande Guerre à la tête de l'ambulance chirurgicale courage et dévouement pour lesquels il reçoit la Croix de guerre et la Légion d'honneur. Élu député de la Dordogne de 1919 à 1929, il se montre très impliqué et avec succès dans la santé publique, l'organisation hospitalière, la création de crèches et de sanatorium. Il devient ensuite sénateur jusqu'en 1940 où s'achève sa vie publique. Entre temps, il a été élu et réélu maire de Périgueux pendant presque 18 ans. Il dut abandonner la mairie en 1943 à la suite de la dissolution des conseils municipaux par le gouvernement en place qu'il avait pourtant soutenu en 1940. Il vivra jusqu'en 1973 sans revenir à la vie publique, et repose à Périgueux son lieu de naissance.

Georges Bonnet, né à Bassillac en 1889, avocat de formation, a épousé Odette Pelletan, fille d'André Pelletan, une bonne introduction en politique. Il est élu député de la Dordogne et occupe divers postes ministériels entre 1924 et 1940. Le sommet de sa carrière est atteint en 1938 : ambassadeur à Washington, il revient en France pour devenir ministre des Affaires étrangères. Ancien combattant et grand défenseur de la paix, il se range aux côtés du maréchal Pétain et de Vichy, période noire et troublée pour la France, ce qui l'oblige à se réfugier en Suisse pendant une dizaine d'années à la Libération. Il revient en France, et sans doute pardonné par la population du département qui pourtant avait été passablement tyrannisée et maltraitée par la barbarie nazie, il sera réélu député de la Dordogne pendant quelques années, devient maire de Brantôme et conseiller général et le reste à partir de 1955. Il décède en 1973. Nos archives font état de sa présence répétée aux banquets de La Truffe. Son fils fut aussi un de nos membres.

Tout le monde en Périgord connaît le nom d'**Yvon Delbos**. Il n'a fréquenté La Truffe que sporadiquement, mais son nom apparaît souvent aussi sur la liste des invités aux banquets. Ainsi en 1928, lors du banquet d'hiver à l'Hôtel Lutétia, le compte-rendu fait état de « Monsieur le bâtonnier Raoul

Roussel qui présidait est entouré de M. le sénateur de La Batut et de MM. les députés Yvon Delbos et Gadaud ».

Il est né à Thonac en Dordogne en 1885, fréquente l'École normale supérieure et acquiert une formation de journaliste. Mais très rapidement, c'est une longue carrière politique qui l'accapare. Radical-socialiste, il reste député de la Dordogne pendant plus de 25 ans de 1924 à 1940 puis de 1946 à 1955. Chef de la diplomatie du Front populaire, il se prononce pour la non-intervention en Espagne. Il a été ministre des Affaires étrangères ou de l'Éducation nationale, appelée avant la guerre l'Instruction publique. C'est d'ailleurs un fervent défenseur de l'École publique. Il est resté ministre jusqu'à la signature de l'armistice par Pétain. Puis il sera de ceux qui quittent la France à bord du *Massilia* pour rejoindre l'Afrique du Nord, refusant la défaite. Yvon Delbos sera arrêté en 1943 pour avoir rejoint la Résistance et déporté à Oranienburg. Il reprend du service en 1947 et se retrouve à nouveau au gouvernement 5 fois avec des portefeuilles ministériels. C'était un Européen convaincu, membre de la CECA, et beaucoup de Périgordins se souviennent de son profil, grand, l'air sérieux et affable, car il venait souvent au Pays. Plusieurs petites villes du Périgord ont une place ou une rue portant son nom. Il est décédé en 1956 après avoir longuement servi son pays avec intégrité et conviction.

On peut encore citer les **Lassaigue**, père et fils. Ils sont originaires du Change, Jean Lassaigue est secrétaire de rédaction au Sénat et son fils Jean-Dominique, questeur. C'est grâce à ce dernier, membre du bureau, que l'un des banquets de La Truffe put se tenir dans les salons prestigieux du Sénat.

Maurice Bourguès-Maunoury n'est pas Périgordin d'origine puisqu'il est né à Luisant en Eure-et-Loir. C'est le petit-fils de Maurice Maunoury, ministre de l'Intérieur de Raymond Poincaré. Polytechnicien, licencié en droit et diplômé de l'Institut des sciences politiques, il est mobilisé, prend part à la campagne de France et est fait prisonnier en 1940. De retour en 1942, il prend contact avec la Résistance en compagnie de deux camarades, Jacques Delmas qui n'avait pas encore adjoint Chaban à son nom et Félix Gaillard. Il rejoint Londres après bien des péripéties où il suit un entraînement intensif et sera parachuté plusieurs fois sur le sol français. À son dernier parachutage dans la nuit du 6 au 7 juin 1944, il prend immédiatement ses fonctions de délégué militaire pour toute la zone Sud. Grièvement blessé après la libération de Lyon, il reçoit la Croix de la Libération des mains mêmes du général de Gaulle. Il est alors nommé sous-chef d'état-major de l'armée puis commissaire de la République à Bordeaux.

En 1946, commence sa carrière politique, d'abord comme député de la Haute-Garonne où il sera réélu plusieurs fois comme membre du parti radical. Il sera ensuite pendant toute la IV^e République, plusieurs fois ministre. Ainsi,

il est ministre de la Défense en 1956, sous Robert Lacoste et le préfet Barret. Tout le pouvoir civil est remis à Alger au général Massu : c'est la bataille d'Alger de janvier à mars 1957. En 1957, il devient président du Conseil pour une courte durée de 6 mois. On sait combien à cette époque les gouvernements étaient éphémères. Il abandonne ses activités politiques en 1960 et exerce des fonctions au sein d'un groupe bancaire. C'est à ce moment-là qu'il rejoint quelquefois les membres de La Truffe, puisque son nom figure sur la liste des invités aux banquets et que nous avons de lui une adresse au Moustier à côté des Eyzies. Il était en effet propriétaire de la grande maison de 1785 qui fait face à l'église du Moustier. Ce Français exemplaire, chevalier de la Légion d'honneur, Compagnon de la Libération, Croix de guerre, Médaille de la Résistance, *Distinguished Service order* de Grande-Bretagne, *Legion of Merit* des États-Unis. Homme politique brillant il fut sûrement desservi par la volatilité de la vie politique d'alors. Il décède à Paris le 10 février 1993 et est inhumé, non pas en Périgord, mais à Luisant, sa ville natale.

Henry Laforêt figure aussi sur certaines listes des banquets, comme l'attestent nos archives. Il fut même membre du conseil d'administration où il figure en bonne place en 1949. Originaire de Nontron, où sa famille est implantée, il sera quatre fois secrétaire d'État entre 1955 et 1957. Il est député radical-socialiste de la Dordogne, conseiller général, et maire de Nontron où il décède en 1989.

On peut encore citer **Georges Denoix**, inspecteur des Finances, premier directeur du Budget et du contrôle financier de l'État entre 1919 et 1924, poste qu'il a inauguré et qu'il décrit fort bien dans ses mémoires, insistant sur l'équilibre des finances de l'État, sujet oh ! combien actuel.

Enfin, arrêtons-nous quelques instants sur **Pierre Gorce**, ambassadeur de France. Ce personnage affable, fin connaisseur de l'Asie et de l'Orient qui fit une longue carrière au service de la France, fit partie du conseil d'administration de La Truffe jusqu'à son décès en 2006. Né en 1917 à Limoges, il a vécu toute son enfance et sa jeunesse à Périgueux où son père était expert auprès des Tribunaux. Après l'École coloniale, et ses services de guerre entre 1939 et 1945, il est affecté à la direction des Affaires politiques au ministère de la France d'outre-mer. De 1946 jusqu'en 1950, il est successivement chef de cabinet du haut-commissaire de la République en Indochine et au Cambodge. En 1954, Il devient haut-commissaire de la République Française au Cambodge. En 1956, ambassadeur de France à Phnom Penh. Les postes diplomatiques vont ensuite se succéder de 1963 à 1982 : ambassadeur de France à Tirana en 1963, à Bagdad en 1967, à Jakarta en 1970, à Copenhague de 1976 à 1982 où il termine une brillante carrière et prend une retraite bien méritée avec le titre de ministre plénipotentiaire hors classe. Ses états de service ont été brillamment

reconnus au cours de sa carrière à commencer par la Croix de guerre pour ses services entre 1939 et 1945 et la Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures, commandeur de la Légion d'honneur, commandeur de l'Ordre national du Mérite, commandeur de l'Ordre des Palmes académiques, sans compter les décorations décernées par le Cambodge, l'Indonésie, l'Allemagne et le Danemark. L'attachement de Pierre Gorce au Périgord après tous ses séjours en terres lointaines restait immuable et bien enraciné. Souvenirs d'enfance et du passé et nostalgie d'une France profonde qu'il aimait après l'avoir si souvent quittée en la servant fidèlement avec un talent incontestable nationalement et internationalement reconnu. Il revint longtemps l'été dans cette région que lui et son épouse appréciaient, où ils louaient une maison et avaient le sentiment de se retrouver chez soi. C'était un bonheur de se trouver à sa table lors des dîners de La Truffe : il se faisait un plaisir de raconter ses expériences en Orient, et de vous dévoiler les us et les coutumes de ces pays lointains qu'il avait si longtemps côtoyés au nom de la France.

Michel Monégier du Sorbier, magistrat, conseiller à la Cour de cassation, et élu vice-président de la Commission informatique et libertés, est né en 1920 à Antonne. Il a, lui aussi, fait partie du bureau de La Truffe, en tant que vice-président, dont il est resté un membre actif et important pendant de longues années. Durant la dernière année avant le décès de Charles Villotte, celui-ci étant malade et empêché d'organiser réunions et banquet, c'est Michel Monégier du Sorbier qui organisa chez lui la réunion annuelle du bureau et l'organisation du dîner d'hiver.

VI. Les artistes

Le XX^e siècle fut riche en artistes périgordins qui, s'ils arrivèrent à se faire connaître au plan national, ne furent pas moins importants au plan local puisqu'ils ont célébré le Périgord.

Jean Mounet-Sully les précède. Sociétaire de la Comédie française, il est l'enfant de Bergerac où il naquit en 1841 dans une famille bourgeoise et protestante qui envisageait pour lui une carrière de juriste. Mais au droit, il préfère le théâtre et devient un acteur célèbre, qui excellait dans la tragédie. Pensionnaire puis sociétaire de la Comédie française en 1895, il interprète tour à tour des rôles majeurs dans *Le Cid*, *Phèdre*, *Polyeucte*. Il fut Oreste, Hamlet, le roi Lear, Œdipe et bien d'autres héros de la littérature tragique. Chaque fois ce fut un triomphe. Il avait de remarquables qualités, une belle stature, des gestes amples et éloquents, un regard parlant et il était doué d'une très belle voix. Il eut un succès immense à Paris et ne joua que deux fois en Périgord, une fois à Chancelade et une autre fois à Bergerac, où il se fit

construire une demeure étonnante qui avait une allure de décors de théâtre au lieu dit La Garrigue : divers styles s'y mélangent, donjon, terrasse italienne, cloître médiéval. Partenaire et amant de la non moins célèbre comédienne de l'époque Sarah Bernhard, il mourut en 1916, et ne dut participer aux banquets de La Truffe que dans sa première période avant la guerre de 1914. Il en était du reste président d'honneur et l'un des personnages qui ont assis le succès de l'Amicale par son prestige. Il ne revint pas en Périgord puisqu'il repose au cimetière Montparnasse, mais partout en Dordogne rayonne son souvenir. Pour les Bergeracois, il est inséparable de celui de son frère **Paul Mounet**, de 6 ans son cadet, qui laissa tomber la voie que ses études de médecine avaient tracée pour se consacrer aussi au théâtre. Sociétaire de la Comédie française, il partagea avec lui plusieurs représentations. Ils jouèrent ensemble à Bergerac la tragédie *Œdipe Roi*, en septembre 1913 et, en plein air, dans la propriété privée de La Mouline devant 4 000 spectateurs enthousiastes, ainsi qu'à Chancelade (de nombreuses cartes postales l'attestent). Il mourut en 1922, mais nous ne sommes pas sûrs qu'il fut, lui aussi, membre de La Truffe. On ne peut que le supposer en raison des liens étroits qu'ils entretenaient.

La ville de Bergerac n'oublia pas ses deux glorieux enfants. La rue, où ils étaient nés, devint par décision du conseil municipal en 1920 la rue Mounet-Sully et, en 1953, dans le parc devant la façade du collège Henri-IV que les deux frères avaient fréquenté, deux médaillons de bronze à leur effigie, œuvre de l'artiste bergeracois Jean Varoqueaux, ont été apposés sur une simple muraille.

Citons également **Léon Félix** - qui a peint le portrait de l'épouse de Jean-Joseph Peyrot, ancien président, portrait toujours accroché au Luxembourg - et Jean Lassaingne, poète, qui a publié *Sagesse périgourdine* édité par Pierre Fanlac.

Lucien de Maleville, né en 1881, comme l'association, est le fils du marquis de Maleville et le descendant de Jacques de Maleville, un des rédacteurs du Code civil. Après une enfance au château de Fénelon à Sainte-Mondane et des études au collège des jésuites de Sarlat où il s'essaie au dessin, il va, sur injonction paternelle, monter à Paris pour faire son droit. Une fois sa licence obtenue, il peut enfin se consacrer à la peinture. À partir de là, il ne cessera pas de produire des œuvres où le Périgord a toute sa place et d'être un artiste reconnu et honoré. Dès 1909, paraît un recueil de portraits humoristiques lithographiés, mettant en scène des personnages de la société périgourdine. En 1911, il participe pour la première fois au Salon des Artistes français : toute sa vie il y exposera, avec un intermède pendant la seconde guerre mondiale. Il fait la grande guerre comme tringlot (réquisitionné comme soldat dans le Train des équipages) et en rapporte des carnets de croquis et des dessins qui sont des témoignages sur la dureté des conditions de vie dans les tranchées.

Très sensible au charme rural de sa région natale, il deviendra le chantre du Périgord. Médaille d'argent au Salon avec *La Dordogne à Beynac* en 1927, Prix de la Société des Paysagistes français en 1932, Médaille d'or et hors-concours au Salon avec *La Place de la Halle à Domme* qui est en bonne place à Périgueux au Musée d'art et d'archéologie du Périgord.

En 1945, Lucien de Maleville est nommé délégué au recensement des Monuments anciens de la Dordogne, puis d'autres régions du Sud-Ouest, comme la Gironde, les Landes et les Basses-Pyrénées. Il réalise alors de très nombreux croquis qui sont des témoignages précieux de ces édifices qu'il contribue ainsi à faire protéger. Ces croquis ont été publiés en 2010. En 1957, il reçoit le prix Becker de la Fondation Ford. Nommé vice-président de la Commission des sites de Dordogne, il occupe cette fonction jusqu'en 1961. Mort en 1964 à Rueil-Malmaison, ses œuvres restent très présentes à Périgueux, à Bordeaux, à l'hôtel de ville et à la bibliothèque municipale, au lycée La Boétie de Sarlat, dans les mairies de Domme et de Cénac. C'était sans nul doute un habitué des réunions de La Truffe. En 1913, on y loue son travail récompensé à l'exposition agricole de Périgueux. Le 7 février 1920, il assiste au banquet, y est chaleureusement félicité par le président Rousset et applaudi par toute l'assistance pour sa médaille d'argent reçue au Salon des Artistes français. On y rappelle son beau talent mis au service de sa petite patrie, en illustrant notamment *Le vieux Périgord* de Georges Rocal.

Maurice Andrieux, homme de lettres très cultivé, a écrit sur l'Italie qu'il aimait particulièrement. On lui doit aussi les biographies de Bugeaud, Henri IV et celle de Mademoiselle Aïssé. Homme à plusieurs facettes, il eut aussi des responsabilités dans le groupe Printemps, comme on l'a déjà mentionné.

Gilbert Privat, peintre et sculpteur, figure sans ambiguïté sur plusieurs listes de membres de La Truffe, pour avoir assisté à des réunions soit d'hiver soit d'été. Né à Toulouse en 1892 et mort à Soulac-sur-Mer en 1969, grand prix de Rome en 1921, il reste très lié à la ville de Périgueux dont sa femme, Odette de Magondeaux, était originaire. En effet il y réalisa le Mur des Fusillés, espace de recueillement à la mémoire des disparus de la seconde guerre mondiale, notamment en hommage aux 45 patriotes abattus par les nazis entre le 18 juin et le 24 août 1944. Réalisé en 1954-1955, ce mur est composé d'une statue monumentale figurant la Résistance et quatre évocations de fusillés en haut-relief. Tous les ans, le 19 août, une cérémonie de commémoration de la libération de Périgueux y prend place. Gilbert Privat, ancien soldat de la Grande Guerre, a contribué à l'élaboration de nombreux monuments aux morts, mais pas seulement, il célébrait aussi la jeune fille, la femme et l'enfant. On lui doit aussi toujours à Périgueux, la statue de la jeune fille devant la maison du Gour de l'Arche, et l'une de ses œuvres évoquant la maternité joyeuse se trouve en bonne place au centre hospitalier de la ville.

Jean-René Truffier est né à Nontron en 1916. Il finit ses études au lycée technique de Périgueux. Ingénieur des arts et métiers, c'est aussi un artiste complet. Premier violon à l'opéra d'Alger en 1928 pour le festival Saint-Saëns, c'est un musicien. Sociétaire des Artistes français à partir de 1966, il a exposé au Salon de Paris tous les ans jusqu'à sa mort en 1982. Membre associé de la Société nationale des Beaux-Arts, il a exposé à chaque biennale de 1968 à 1981 et dans de nombreux salons de province, dont bien sûr, au palais des fêtes de Périgueux à partir de 1968. Ses œuvres montrent la douceur des paysages périgordins, c'est aussi un peintre. Enfin c'est un poète. Ses poèmes chantent les saisons et la mélancolie, la beauté du pays natal. Ainsi il chante la vieille église de la Cité de Périgueux dans un ouvrage édité par Pierre Fanlac sous le titre *Sous l'air du temps* et illustré par une de ses toiles intitulé *Printemps à Chancelade*.

Soir

Dans la lumière indécise
C'est une vieille église
Aux pierres grises

Les bleus pigeons
Tourment en rond

Et puis se posent
Apothéose
Aux tuiles roses

En demi tinte
La cloche tinte

Dans l'heure exquise
Mon âme est prise
La vieille église
S'idéalise

L'étoile luit
Et c'est la nuit

Roger Chapelet, né à Versailles en 1903, il meurt à Montpon en 1995 mais personne ne lui conteste ses origines périgordines. Il est avant tout peintre de la Marine. Il a découvert cet univers en montant à bord du *Rollon* à Marseille où son frère était radio. Le voilà sur les bancs de Terre-Neuve et au Groenland. Dans les années 30, il devient affichiste des principaux armements maritimes français. Nommé peintre de la Marine en 1936, sa carrière est interrompue par la guerre de 1939 où il prend une part active. Puis il travaille pour diverses compagnies de paquebots, la Compagnie Mixte, la Compagnie Paquet, la Compagnie Transatlantique. Ses tableaux écrivent une page de l'histoire maritime. Il reçut de très nombreuses décorations étrangères dues à ses voyages.

Jean Cluzeau-Lanaue est un authentique Périgourdin, né à Périgueux en 1914 où il passa toute son enfance, y fréquentant l'école communale et le lycée : plus de 3 000 tableaux, de 6 000 dessins, des milliers de croquis et 300 œuvres au moins placées dans les musées et collections officielles. En 1933,

il entre aux Beaux Arts à Paris et travaille beaucoup dans les Ateliers libres de Montmartre. En 1933, une première œuvre, *Paysage du Périgord*, est achetée par la ville de Paris. Pendant son service militaire, il continue à peindre et dessiner pour décorer la caserne ou fabriquer des décors de théâtre. Mobilisé et prisonnier en 1940, il dessine toujours et ses dessins de stalag seront exposés à Paris à son retour de captivité en 1942. Il retrouve alors le milieu qu'il aime et se lie à Paul Valéry, Chagall et André Lhote. Première exposition particulière en 1946 et à partir de cette date, participation aux grands salons nationaux. Puis il voyage, en Tunisie, à Venise à l'occasion de la Biennale, patronné par le ministère des Beaux Arts. En 1951, le voici nommé professeur à l'École Estienne où il va former de nombreux élèves à l'art graphique. Chevalier des Arts et des Lettres, il continue à peindre, en Bretagne, en Provence, à Arcachon, en Périgord. À la fin de sa vie, il devient le dynamique président de la Société des Beaux-Arts de la Dordogne, où il revient souvent en vacances et qu'il n'a jamais cessé de peindre et de dessiner. Il habitait une belle propriété au-dessus des Eyzies, à Paulin-Cournazac, sous laquelle s'ouvre une grotte ornée. Un de ses tableaux, figurant la falaise des Eyzies, décore la mairie de cette commune. Il fut sans doute l'hôte des Périgourdins de Paris pour certains banquets et ceux-ci à juste titre le considèrent comme un des leurs. Signalons aussi qu'il a été l'ami d'un autre grand affichiste connu et membre actif et administrateur de l'association, Alain Carrier, que tous nos amis membres périgourdins connaissent et apprécient.

Pourquoi ne pas ajouter à cette liste le nom de **Gilles Sermadiras**, membre assidu de La Truffe à partir de 1955, qui a su faire des jardins d'Eyrygnac une œuvre d'art riche des réminiscences du passé, et ouvrir avec 50 ans d'avance le goût des jardins harmonieux au tourisme.

La Truffe a souvent reçu des auteurs qui ont loué le Périgord qui le connaissait et l'appréciait lors de ses réunions d'hiver et d'été. Ils sont venus comme conférenciers même s'ils n'étaient pas membres de l'Amicale. Ainsi, ont été reçus et entendus :

- Marc Blancpain, écrivain et journaliste, qui a présidé à l'organisation de l'Alliance française à la demande du général de Gaulle. Celui-ci, réfugié au moment de la guerre dans la région, est conquis par le Périgord. Il y achète le château de Sarliac-sur-l'Isle, en fait un haut lieu de la culture avec Maurice Andrieux et Jean Mallet, directeur de l'office du tourisme de la Dordogne. Ils y sont tous trois à l'origine d'un festival dans le cadre de l'Alliance française.

- Michel Droit, journaliste et académicien.

- Henri Amouroux, né à Périgueux, journaliste et historien dont chacun connaît l'œuvre magistrale *La grande histoire des Français sous l'Occupation*. Il en fit une brillante démonstration lors d'un banquet d'hiver, où il captiva l'assistance.

- Brigitte Le Varlet, romancière et auteur entre autres de *Fontbrune, Puyngère*, dont le cadre est bien sûr le Périgord et notamment sa propriété familiale de Laugerie à Mauzens-Miremont.

- Yves Guéna, non l'homme politique, mais le Périgordin d'adoption, et l'auteur venu magistralement nous parler de son roman : *Moi Duc de Lauzun, citoyen Biron*.

VII. Les banquets

Au tout début de l'Amicale, il semble qu'une seule réunion de tous les membres se tenait lors du « grand banquet » du 1^{er} samedi de février, comme l'indiquent les statuts de 1913 cités au chapitre I. Mais très vite, on changea la donne, en ajoutant une réunion l'été.

Depuis, La Truffe a conservé ses coutumes et son organisation pour assurer la réunion de ses membres : un dîner l'hiver et un déjeuner l'été.

La réunion d'été avait lieu dans la région parisienne, mais depuis des décennies, elle s'est déplacée en Périgord, lorsque tout le monde revient au pays. Cette stratégie reste la même de nos jours et les archives de l'association font foi de cette belle continuité.

Les réunions intermédiaires qui rassemblent les membres du bureau se tiennent pendant longtemps dans un café. Nous savons que le café Saint-Michel, à l'angle du boulevard Saint-Michel, abritait ces réunions en petit comité. On évoquait les questions du jour autour d'une infusion de tilleul menthe. Charles Vignéras fut le premier président à inaugurer ces réunions à son domicile autour de consommations moins austères et plus alléchantes. Ensuite, cela deviendra une habitude. Le bureau se réunit, chez Charles Villotte, quai Voltaire, puis chez Jean Vignéras, rue du Faubourg-Saint-Honoré. On évoque le Périgord et les problèmes à régler non plus avec une tisane, mais avec une coupe de champagne !

Le banquet d'hiver est d'abord organisé à l'hôtel Margerie.

Réunions à la Rôtisserie Périgourdine, dont le nom et la réputation sont liés à celui de La Mazille : les Périgourdins connaissent cette compatriote célèbre qui recueillit toutes les bonnes recettes culinaires de tradition orales du pays et les consigna dans un livre publié par Flammarion en 1929 puis réédité cinq fois de suite jusqu'en 1999 et qui est devenu un bestseller. Ensuite, on se retrouva à la Brasserie Dreyer, à la Taverne du Gymnase, boulevard Bonne-Nouvelle, et au Louis XIV sur les grands boulevards.

En 1913, relaté par la revue *Le Périgourdin de Paris*, « réunion très élégante comme toujours à la Cascade du Bois de Boulogne à l'occasion du déjeuner d'été de La Truffe. Toutes nos illustrations périgourdines s'étaient donné rendez-vous dans ce site de choix. Au hasard il convient de citer le



Fig. 7. La Rôtisserie périgourdine.



Fig. 8. La Cascade, Bois de Boulogne.

professeur Peyrot, MM. Denoix et Guiller sénateurs, le peintre Félix, M. Dejean et M. Rousset, car ils étaient fort nombreux, nos très éminents compatriotes. » Le président y fit l'éloge du peintre Félix. On y pousse même la chansonnette puisque : « MM. Guiller et Denoix chantèrent un hymne au Périgord pendant que le peintre Félix les accompagnait en remerciant le professeur Peyrot des éloges dont il avait été comblé. Ainsi se poursuivit gracieusement le déjeuner d'été de La Truffe ».



Fig. 9. L'hôtel Lutétia.

1920, le 7 février exactement, nous avons le compte-rendu du banquet annuel à l'hôtel Lutétia. Il a dû s'y tenir auparavant et plusieurs fois, puisque le compte-rendu signale que la grande salle de l'hôtel est devenue « presque un coin du Périgord ». Nous savons même que l'écot y est de 30 francs. On y félicite le président, le bâtonnier Rousset, récemment nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur. Seuls les hommes sont admis au banquet et nous savons alors qu'ils portent encore l'habit. Il ne sera supprimé qu'après la deuxième guerre mondiale et remplacé par le costume de ville. Nous savons aussi que les menus sont choisis avec soin et rappellent le Périgord natal : « On truffait chaque plat », et l'on choisissait avec soin « les vins qu'il faut savoir boire » : truffes venues de Dordogne et Monbazillac « qui firent monter à la bouche de chacun le goût du Périgord et flotter dans les cœurs le souvenir du pays ».

Si l'on jette un œil sur les quelques menus qui font partie des archives, on voit revenir des plats familiers qui sentent bon le terroir, outre le filet de bœuf sauce Périgueux ou le foie gras truffé, la truite, le brochet et la friture de goujons sont souvent présents, le tourain ouvre quelquefois le repas et la noix se retrouve au dessert. Quant aux vins qui arrosent ces agapes, ce sont ceux de Bergerac qui sont les gagnants.

Les discours et les allocutions en fin de repas sont de mise. On rappelle le souvenir des disparus, on accueille les nouveaux membres, on félicite les Périgourdins qui se sont distingués. Ce 7 février 1920, c'est Lucien de Maleville médaillé d'argent par la Société des Artistes français qui est applaudi.

Une autre fois, André Dejean, que l'on avait sollicité pour prendre la parole, s'explique : « J'eus le toupet et la seule excuse de parler patois... ».

Dans le *Périgord Actualité* du 14 avril 1973, on apprend que le banquet de la Truffe a eu lieu à la Maison de l'Amérique Latine le 21 mars précédent présidé pour la première fois par Charles Villotte qui vient d'être élu président. Il s'adresse longuement à l'auditoire, après avoir salué les présents en appelant leur nom, et excusé les absents. Il fait une entorse à la coutume car sous Charles Vignéras, il n'y avait pas de discours. On présente seulement chaque nouveau venu en expliquant ses origines et son parcours. Peu importe, Charles Villotte va complaisamment décrire le Périgord de son enfance en parlant de Périgueux avec nostalgie.

7 avril 1976, dans le même hebdomadaire local, un long article est consacré au banquet de La Truffe à nouveau dans les salons de la Maison de l'Amérique latine, et toujours présidé par Charles Villotte. « Le décor est digne de l'élégance des convives, le repas raffiné et parfait, et la truffe présente pour accompagner un superbe baron d'agneau ». On signale une soirée agréable, très gaie avec dans le cœur de chacun l'amour tout puissant du Périgord. Après le discours d'usage, Charles Villotte présente l'invité du jour, Jean Taulelle, préfet de Paris, et ce qui compte pour l'auditoire, longtemps préfet de Périgueux. La soirée s'achève par l'intervention de M^e Toulemon qui n'a rien perdu de son esprit et de sa mémoire périgordine en dépit de ses 94 ans : il éblouit l'assistance et la ravit.

Il n'y a pas beaucoup de traces des déjeuners d'été avant le 26 août 1982. Ce jour-là la réunion s'est déroulée à Périgueux et le repas a été servi au « Pont de Beauronne » à Chancelade. Jean Secret en est l'invité. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que pour la première fois, Marco Gaillard, secrétaire général de l'association, particulièrement actif au sein du bureau, a organisé une visite guidée de la ville avec l'aide d'une professionnelle mise à disposition par le syndicat d'initiative. Les participants suivent un parcours de la vieille ville récemment rénovée, revoient la cathédrale Saint-Front et la tour Mataguerre, se promènent à travers les ruelles tortueuses, admirent les vieilles portes et la beauté de certains immeubles dont les cours et les escaliers leur sont ouverts. La visite se termine à l'hôtel de ville, dont le maire de l'époque, M. Yves Guéna, fit les honneurs aux participants en les accueillant autour d'un vin d'honneur avec le Dr Merly, président du syndicat d'initiative. Cette très heureuse initiative de Marco Gaillard allait devenir un rituel. Année après année, depuis cette date, lui, puis son fils Marc particulièrement aidé par sa mère, Éliane Gaillard, vont organiser au fil des banquets d'été, les visites aussi variées que prometteuses des différents sites historiques et touristiques du Périgord. Autant de plaisir et de jalons de mémoire pour les Périgordins « exilés » à Paris !

Citons, le château de La Chapelle-Faucher en 1995, le château de Monbazillac en 1996, le château de Marqueyssac en 1997, le château de Varaignes en 1998, la pisciculture Estudor à Montpon-Ménéstérol en 2000, Les

Jardins de l'Imaginaire et le vieux Terrasson en 2001, le château de Chabans à Saint-Léon-sur-Vézère en 2002, le nouveau musée gallo-romain Vésunna à Périgueux en 2003 édifié par Jean Nouvel, le nouveau musée de la Préhistoire aux Eyzies-de-Tayac en 2004, le château de Vendoire en 2005, les forges de Savignac-Lédrier et les papeteries de Vaux à Payzac en 2006, la découverte de la Double en 2008 pilotée par la brillante lauréate du Prix de La Truffe 2006, région mal connue pour beaucoup d'entre nous et que le roman d'Eugène Le Roy *L'ennemi de la mort* a si bien évoquée. Saint-Geniès en 2009, l'abbaye de Boschard en 2010 et le reste est à venir. Chaque fois, un guide ou un conférencier avertis sont présents pour faire partager à tous l'histoire et la beauté du Périgord. Convenez que c'est un festival touristique sans égal pour les Parisiens qui découvrent ou redécouvrent les richesses de leur terre natale et parcourent ainsi leur région d'est en ouest et du nord au sud.

Sous la présidence de Charles Villotte, les banquets d'hiver à Paris eurent lieu longtemps dans les salons de la Maison de l'Amérique latine, puis avec Jean Vignéras à l'hôtel Ambassador, sur les grands boulevards, dans le 9^e, tenu par un Périgourdin. Il y eut quelques exceptions : trois soirées dans un des salons du Sénat. L'une s'organisa grâce à l'introduction de Jean Lassaingne, questeur au Sénat et Périgourdin assidu, une autre invitée par Yves Guéna, une soirée au Pavillon de la Chasse, à l'hôtel de Guénégaud.

Depuis 2005, sous la présidence de Jean-Pierre Boissavit, grâce à son énergie et à l'équipe de membres dont il s'est entouré, l'imagination est au pouvoir : la diversité des lieux de réunion a fait bondir le nombre des participants : ils sont plus de 100 chaque fois. Versailles en 2006, après la visite de la restauration de la galerie des glaces par l'équipe de la SOCRA/Vinci venue de Périgueux, le banquet a eu lieu au Trianon Palace.

En 2007, c'est la visite du Quai d'Orsay et de ses salons prestigieux, où un somptueux dîner a été servi sous les ors et dans la vaisselle de la République, invité par Philippe Faure, fils de Maurice Faure, Périgordin d'Eyliac, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères.

En 2008, c'est un buffet somptueux servi au sein de la Manufacture de Sèvres après l'écoute d'un très beau concert de musique classique donné par le lauréat du prix de l'année, un talentueux pianiste, Olivier Peyrebrune. C'est sous les voûtes de l'École militaire en 2009 que l'on se réunit avec comme conférencier Pierre Bellemare, Périgordin d'adoption ; en 2010, le Jockey club proche du rond-point des Champs-Élysées avec François d'Orcival, autre Périgordin, qui nous conta comment la truffe apparaît dans les dîners protocolaires du palais de l'Élysée. En 2011, ce sera l'hôtel de Lassay pour le 130^e anniversaire de l'association.

VIII. La Truffe et les femmes

Jusqu'en 1956, seuls les hommes sont habilités à participer. Et pourtant, grâce à un document⁹ qui nous a été remis récemment et confirmé par un article paru dans *L'illustration économique et financière* du 8 février 1930, l'association à son tout début savait honorer une femme et l'accepter en son sein. Il s'agit de la romancière Georges de Peyrebrune : elle reçut un hommage des Périgourdiens de Paris sous la forme d'un diplôme remis en 1884 par le président Peyrot et signé de sa main. Célèbre à l'époque pour ses romans, couronnée deux fois par l'Académie française et membre du jury du Prix Fémina elle avait écrit certaines œuvres qui concernaient le Périgord. Ce fut l'exception qui confirmait la règle. Ce sont des réunions d'hommes. Ces rencontres sont probablement très solennelles : au début, en effet, on voit ces messieurs poser en habit pour le banquet. Mais, point de femmes pendant de nombreuses années.



Fig. 10. Diplôme remis à Georges de Peyrebrune (coll. J.-P. Socard).

9. Il s'agit d'un diplôme authentifié dont copie nous a été remise par M. Jean-Paul Socard, auteur d'un livre sur la romancière Georges de Peyrebrune.

Charles Vignéras le premier introduisit les femmes au déjeuner d'été. Il sera suivi par ses congénères qui se voient autorisés à faire de même. Ces dames viennent gantées et chapeautées. La brèche est ouverte, elles seront ensuite de toutes les réunions, mais elles accompagnent seulement leur conjoint.

Sous la présidence de Charles Villotte, elles deviennent des membres à part entière, même si elle sont seules ou sont célibataires.

Le 24 avril 1974, Antoinette Andrieux, veuve de Maurice Andrieux, longtemps membre actif, fait son entrée au conseil d'administration : elle fit, grâce à ses relations, entrer de nombreux nouveaux membres dans l'association. Elle est suivie par Alice Bussière en 1975 et par Jacqueline Roubinet-Vergnaud, comme trésorière adjointe, en 1976.

À l'heure actuelle, il y a 2 femmes dans le bureau et 2 dans le conseil d'administration : Éliane Gaillard, qui a longtemps œuvré pour La Truffe dans l'ombre, entre au conseil d'administration en 1995 après le décès de son époux ; Marie-Laure Leroy l'a précédée comme trésorière en 1985. Et Chantal Baudron est la dernière venue. Elles sont toutes les trois extrêmement actives dans la gestion de l'association prêtant main-forte à la présidence avec énergie et savoir-faire. L'une, Éliane Gaillard, avec ses connaissances du Périgord historique et touristique, est souvent, et ce depuis longtemps, la tête chercheuse des rendez-vous d'été, l'autre, Chantal Baudron, avec son expérience de chef d'entreprise et de communicante, a la haute main sur le recrutement et la confection de l'annuaire. Quant à la troisième, Marie-Laure Leroy, en bonne trésorière, elle veille jalousement sur les finances et la gestion des comptes de l'Amicale. À Jacqueline Roubinet est revenu le rôle d'animer le jury des Prix pendant 5 ans. Nous faisons à peu près aussi bien dans ce domaine que l'Académie française qui n'a jamais recruté que 6 immortelles depuis sa création, mais guère mieux. Ce n'est pas encore beaucoup, mais il n'y a plus d'ostracisme, et il faut espérer que le nombre des femmes augmentera dans le futur.

Seul le jury du Prix de La Truffe, composé de 6 membres comme souhaité par le président Boissavit, compte une égalité parfaite, trois femmes et trois hommes, et il fonctionne très bien ainsi !

IX. Le Prix de La Truffe

Dès sa fondation, La Truffe a joué un rôle social : c'était même un de ses buts primordiaux dès l'origine. Les premiers statuts de l'association en font foi, puisqu'ils préconisent « de venir en aide aux Périgourdins malheureux ».

À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, il fallait souvent aider les jeunes Périgourdins « montés » à Paris pour y trouver du travail et plus souvent encore à repartir chez eux. La vie dans la capitale coûtait cher et le retour au pays à l'occasion de deuils, de maladies et d'évènements familiaux pour revoir la famille restait un rêve nourri de nostalgie. En 1907, La Truffe s'associe

aux trois autres sociétés représentant le Périgord à Paris, la Dordogne et le Périgord, pour proposer, avec le concours de la Compagnie d'Orléans, un service de trains annuels à tarif réduit pour rentrer au bercaïl.

Les comptes annuels sont publiés en 1886 et 1891. Outre les recettes qui sont coquettes, 19 641 francs, dans les dépenses figurent deux sommes de 500 francs et de 100 francs attribuées aux victimes de la catastrophe de Chancelade et aux inondés du midi.

La Truffe porte secours à ses concitoyens sinistrés à Paris lors des grandes inondations de 1910.

Après la première guerre mondiale, il semble que les efforts soient plus sporadiques. Cependant ils existent encore, par exemple si l'on en croit le compte-rendu du trésorier à l'assemblée générale du 16 janvier 1928.

« Les cotisations encaissées en 1926, s'élevant à 2 100 francs permettent d'attribuer des subventions importantes à l'œuvre des Enfants à la campagne (600 F pour 1926, 300 F pour 1927), au syndicat d'initiative des Eyzies (200 F), à la souscription Eugène Le Roy (300 F), à l'arbre de Noël de la Dordogne (200 F). Soit un total de 1 600 F ».

Et le trésorier ajoute : « malgré ces libéralités, il y a encore excédent de recettes sur les dépenses ». La Truffe se porte bien, ses cotisations entrent, et elle poursuit son œuvre sociale pour le pays.

La guerre 1939-1945 bouleverse les activités de La Truffe et l'association ne reprendra ses habitudes qu'à partir de 1946 mais sans doute pas toutes, car nous n'avons aucune trace d'un quelconque rôle pour aider les gens du pays jusqu'en 1969.

Cette année-là, en revanche, l'assemblée générale des membres de La Truffe approuve la proposition faite à l'unanimité par le conseil d'administration et décide que l'association participera pour 1 000 francs à l'œuvre de restauration du château d'Hautefort récemment dévasté par un violent incendie dont tous les Périgordins se souviennent. À cet effet, l'assemblée générale autorise même le prélèvement sur le portefeuille de réserve de l'association et la vente à la Bourse de Paris de la quantité de valeurs mobilières nécessaires pour procurer le montant disponible à la somme dévolue. Devant une telle catastrophe pour les cœurs périgordins, point d'hésitation, ils ouvrent largement l'escarcelle.

À partir de 1976, sous la présidence de Jean Vignéras, Antoinette Andrieux, Jean-Luc Soulé, Marco Gaillard à nouveau tentent de relancer une forme de mécénat, en encourageant de jeunes artistes périgordins, mais les résultats ne sont pas à la mesure des intentions. Des toiles sont cependant exposées à Paris, mais il se révèle difficile de trouver de jeunes artistes et d'en faire la promotion de façon positive. Cet essai nous a amenés à trouver une structure plus solide.

Ce n'est qu'en 2005, avec la présidence de Jean-Pierre Boissavit, que le schéma actuel prend corps (voir en annexe) : désignation d'un membre

du bureau pour choisir un jury ad hoc, d'en prendre la responsabilité et de rechercher des candidats pour un prix dont le montant sera désigné en conseil d'administration et accordé tous les ans ou tous les deux ans. C'est un vrai retour aux sources.

Il s'agit comme on le disait alors : « de développer des liens d'aide et de solidarité entre ses membres, de leur donner un patronage dans les circonstances, où il peut être utile ». Depuis six ans, l'on récompense et l'on stimule des associations périgordines, ou mieux encore de jeunes Périgordins dont les talents et le savoir-faire contribuent au travers d'un projet ou d'une spécialité au développement de la région et à son rayonnement.

Depuis 2006, une forme de réciprocité s'est installée. Les lauréats sont partie prenante des déjeuners d'été. Ainsi, ils peuvent échanger, communiquer avec les membres de l'association. Corinne Marache, lauréate 2006, a éclairé de son savoir historique toute la visite de la Double. Olivier Peyrebrune, lauréat 2007, nous a donné un splendide récital de Litz, Mozart Chopin et Rachmaninov lors de la réunion d'hiver à la Manufacture de Sèvres. Et le lauzier Thierry Chapoulie, lauréat 2008, a pris son ciseau devant les membres de La Truffe au château de Lacypierre à Saint-Crépin-et-Carlucet, expliquant les étapes de son travail. À l'été 2010, on admire les petits agneaux de Sylvie Charron, lauréate 2009, et les installations de sa bergerie ovine et l'on soutient son projet d'extension. Deux ou trois fois, la SHAP, lauréate 2005, nous a offert à Périgueux l'hospitalité de sa salle de réunion pour la distribution officielle de ces prix. Inversement, les membres de La Truffe mettent un visage sur les lauréats qu'ils ont désignés et choisis à travers leur jury et selon les aspirations du conseil d'administration. Ils comprennent à quoi sert l'écot de leurs cotisations annuelles, le petit coup de pouce donné à tous ces jeunes et moins jeunes qui contribuent au développement du Périgord et à son rayonnement.

La presse locale, dont *Sud Ouest* et *Réussir le Périgord*, ont pris acte tous les ans de ce Prix et le diffusent à leurs lecteurs, informant éventuellement de futurs candidats qui feront connaître au jury leur parcours, étant entendu que les membres de La Truffe restent prêts à apporter conseils ou recommandations aux lauréats pour la poursuite de leurs activités.

Conclusion

Citer tous ceux qui ont participé depuis 1881 aux rencontres organisées par La Truffe, aux agapes des banquets d'hiver et d'été et à la chaleureuse ambiance qui y régnait était impossible et sans doute fastidieux. D'ailleurs les archives en notre possession ne le permettraient pas toujours.

À dessein, nous n'avons donc retenu que quelques-uns des membres ou des invités les plus connus, voire les plus célèbres et en tout cas les plus

significatifs dans l'éventail des personnalités qui ont constitué notre Société amicale.

Mais il faut savoir que ces ministres, sénateurs ou députés, ambassadeurs, grands commis de l'État, professeurs d'université, médecins ou pharmaciens, ingénieurs, avocats ou juristes, industriels, commerçants, entrepreneurs, architectes et artistes divers se sont retrouvés une ou deux fois par an autour d'une table dans une bonne humeur qui respirait le terroir. Ils avaient tous en commun la fibre périgordine et une certaine réussite dans la capitale, puisqu'ils y étaient « montés » se colleter, sans perdre leurs racines, avec d'autres venus d'ailleurs.

À travers la courte et cependant longue histoire de La Truffe, c'est toute celle de notre région et de son évolution qui s'inscrit : un fil continu jamais brisé et, sans aucun doute, un petit microcosme de la société française en évolution.

Il faut aussi se souvenir combien tous ces hommes ont contribué à la vie du pays, à son essor et à son ascension vers la modernité sans oublier la place faite à la solidarité entre les membres parisiens et ceux restés au pays.

La Truffe a, d'autre part, permis à la convivialité périgordine de s'exprimer pleinement en réunissant les différentes parties de notre région, nord, sud, est, ouest, Périgueux, le Bergeracois, le Sarladais, le Terrassonnais, la région de Brantôme et celle de Ribérac.

Ainsi, depuis plus de 130 ans, autour d'une table bruisante quelque part dans Paris ou sous le soleil de la Dordogne, chacun des membres le sait :

« Dans l'intimité de ses combes et de ses bois, le Périgord est un langage très ancien... Tu verras ses collines rondes et douces se multiplier à l'infini, vagues de haute mer pétrifiées par le temps...¹⁰ »

É. G. et J. R.

Note aux lecteurs : Toutes informations ou précisions que nos lecteurs pourraient apporter à ce « roman » seront bien accueillies et propres à l'enrichir.

Remerciements : Nous tenons à remercier M^{me} Françoise Bertrand-Villotte, M^{me} Leila Gorce, M. François Dujarric de La Rivière, M. Christian Malafaye, M. Pierre Milhac, Dr Édouard Thévenin-Lemoine, M. François Vignéras qui ont bien voulu répondre à nos questions et nous fournir des documents personnels et familiaux qui ont nourri nos recherches et M^{me} Sophie Bridoux-Pradeau, secrétaire de la Société historique et archéologique du Périgord, qui a largement contribué à la publication de ce travail.

10. FANLAC, 1973.

Bibliographie et sources

- BOIREAU-TARTARAT (Suzanne), « Histoire et découvertes des réseaux périgordins à Paris », *Journal du Périgord*, mars 1999.
- CLAVEILLE (Albert), *L'usine hydroélectrique de Tuilière*, Saint-Capraise-de-Lalinde, éd. Les Pesqueyroux, 2009 (1^{re} éd. A. Dumas, 1910).
- DES CARS (Guy), *Le fabuleux roman du Lido de Paris*, Genève, Édito-service, Evreux, éd. Atlas, 1989.
- DUJARRIC DE LA RIVIÈRE (René), *Quelques souvenirs*, Périgueux, éd. Fanlac, 1965.
- FANLAC (Pierre), *Ferveur du Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac, 1973.
- TRUFFIER (René), *Sur l'aile du temps*, Périgueux, éd. Pierre Fanlac, 1982.
- VANDERPOOTEN (Claude), *Samuel Pozzi, chirurgien et ami des femmes*, éd. V&O, 1992.
- VERGNAUD-ROUBINET (Jacqueline), *Il s'appelait Philippe : un entrepreneur au pays de la noix*, Brive, éd. Écritures, 2003.
- L'illustration économique et financière – La Dordogne*, 8 février 1930.
- Périgord Panorama*, novembre 1982.
- Archives de l'Amicale des Périgourdins de Paris.
- Archives départementales de la Dordogne.
- Recherches sur divers sites Internet : historiques, scientifiques, politiques, artistiques...

Annexe 1. Le Prix de La Truffe aujourd'hui

Le jury est formé en 2005.

Responsable : Jacqueline Roubinet. Ancien chef d'établissement de l'École active bilingue à Paris, ancienne vice-présidente de l'organisation du Baccalauréat international à Genève.

Éliane Gaillard. Ancienne élève de l'École du Louvre, conférencière des Musées nationaux, chargée de mission au département d'Égyptologie, section copte, au Musée du Louvre.

Pierre Milhac. Président honoraire de la Chambre des Notaires de Paris.

Jean-Luc Soulé. Président du Festival du Périgord Noir, président de la société MÉC'ENE/mécénat & entreprise, maître de conférences à l'Institut d'études politiques de Paris.

Il s'est étoffé en 2010 avec :

Chantal Baudron. Président directeur général de Chantal Baudron SAS. Chevalier de la Légion d'honneur.

Alain de Tessières. Directeur honoraire de la SNCF qui a pris la responsabilité du groupe en 2011.

Année 2005. décerné à la Société historique et archéologique du Périgord le 17 septembre 2005. Aide à une association, fonds destiné à la réfection de l'hôtel de Fayolle, dans le centre historique de Périgueux et siège de l'association.

Année 2006. décerné à Corinne Marache, docteur en histoire, professeur agrégé et maître de conférence à l'université de Bordeaux, le 6 septembre 2006, pour soutenir la publication de son livre *Les métamorphoses du rural en Périgord. L'exemple de la Double et de ses confins 1830-1930*.

Année 2007. décerné à Olivier Peyrebrune le 12 février 2008, 1^{er} prix de piano et de musique de chambre du Conservatoire national de musique, pianiste de renom, originaire de Bergerac, qui a souvent participé aux concerts du Festival du Périgord Noir. Pour soutenir l'édition d'un CD.

Année 2008. décerné à Thierry Chapoulie le 23 août 2008, un des derniers lauziers du Périgord qui a restauré avec talent plusieurs bâtiments historiques de la région.

Année 2009. décerné à Sylvie Charron le 20 août 2009, agricultrice à Champagnac-de-Belair où elle possède une exploitation ovine de 800 brebis nourries exclusivement par le fourrage fourni par la propriété.

Année 2010. Le prix est attribué au Cercle de recherche des Fonderies du Pays d'Ans - La route des canons, association pour l'étude du passé sidérurgique de dix communes avec projet éducatif pour des lycées professionnels de la région.

Annexe 2. Les présidents de La Truffe depuis sa fondation

Dr Jules Parrot 1881-1883.

Dr Joseph Peyrot 1984-1914.

Interruption des activités de l'Amicale à cause de la guerre de 1914-1918.

Bâtonnier Raoul Rousset 1917-1938.

René Dejean 1939.

Interruption à cause de la guerre 1939-1945.

Charles Vignéras 1945-1971.

Charles Villotte 1972-1983.

Jean Vignéras 1984-2005.

Jean-Pierre Boissavit depuis 2005.